



# LE JOURNAL

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, je continuerai systématiquement à dire qu'elles ne vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 130 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal  
Case postale 20, Station "N" — Tél. \*PLateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

## LE DRAME DE L'AVENIR

Il n'est pas nouveau, hélas! le troublant, le douloureux antagonisme qui dresse les jeunes contre leurs aînés, la génération qui monte contre celle qui précède. Toujours, nous retrouvons la même impossibilité de s'expliquer, de se comprendre. Il semble que deux générations qui se suivent ne parlent pas la même langue; les mots, dans leurs bouches, prennent des sens différents. Honneur, culture, devoir, ne veulent plus dire la même chose pour un homme de cinquante ans et un garçon de dix-huit ans; et quand bien même, pour entendre celui-ci, celui-là voudrait se rappeler sa jeunesse, retrouver sa mentalité et ses états d'âme d'alors, c'est peine perdue, car le garçon de dix-huit ans à qui il a affaire est plus différent encore du jeune homme qu'il a été, lui, que de l'homme de cinquante ans qu'il est devenu.

Les optimistes, qui voudraient à tout prix nous convaincre que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, nous diront avec indifférence que la jeunesse a toujours été la jeunesse; qu'être jeune est le mal dont on guérit le plus vite; que les jeunes gens dont l'attitude nous inquiète aujourd'hui seront demain des bonshommes rangés qui ne songeront plus qu'à gagner leur vie, à garder leur situation, à élever leur famille...

Tout cela est très beau, et nous voudrions bien croire qu'il en sera ainsi qu'il en a toujours été. Mais, malheureusement, les règles du jeu semblent définitivement faussées et il s'est produit dans la société moderne des changements dont il serait chimérique de ne pas tenir compte. Ces jeunes gens en proie à tous les appétits, dont l'optimisme voudrait tranquillement faire les bonshommes rangés de demain, comment pourront-ils la gagner, leur vie? Auront-ils des situations à conserver? Et comment pourront-ils fonder ces familles qu'on leur donne à élever?

Il faudrait se crever les yeux pour ne pas voir que les crises profondes et incessantes qui ont bouleversé le monde depuis trois-quarts de siècle ont transformé de façon radicale la mentalité et la psychologie des hommes et des femmes, et qu'en cet âge de vitesse, les écarts entre les générations se font toujours plus béants, les différences, sans cesse plus accusées. On me dira que, de tous temps, la jeunesse a eu des exigences, a exprimé des réclamations, s'est lancée à l'assaut des places tenues par les aînés... On me dira que ce n'est pas d'aujourd'hui que la jeunesse est inquiète et tourmentée, et se cherche avec des errements parfois regrettables... Je reconnais volontiers que les crises sont de tous les temps, et que l'expérience ne s'acquiert jamais qu'à un prix douloureux; au coût des plus beaux enthousiasmes et des plus généreux élans. Mais a-t-il été une autre époque où les jeunes en sont venus à considérer la jeunesse comme une profession en soi, et à croire qu'ils avaient le droit de tout exiger et de tout obtenir sans avoir à le mériter, par ce simple fait qu'ils sont jeunes?

Le voilà, le grand, l'immensurable changement des temps. Autrefois, on disait aux jeunes qu'avant de réclamer et de prétendre à tenir un rôle dans la société, ils devaient acquiescer une formation, faire leurs preuves, se rendre utiles. Aujourd'hui, on leur donne à croire que, simplement parce qu'ils sont jeunes, ils peuvent formuler toutes les réclamations, donner libre cours à leurs appétits déchainés. Cela est dû aux guerres modernes qui, faisant une énorme, une effrayante consommation de jeunes gens, en ont fait une denrée précieuse qu'on ne saurait entourer de trop d'égards.

Je veux qu'ici, on m'entende bien, et qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas. Jamais, à mon sens, on n'entourera trop l'enfance et la jeunesse de soins attentifs, d'égards véritables. Si considérant le besoin d'une jeunesse saine et forte, intelligente et cultivée, bien formée à tout point de vue, pour créer une société progressive et bien équilibrée, on s'était appliquée à soigner la jeunesse, à l'instruire, à lui préparer un avenir de paix et de travail bienfaisant, ce serait merveilleux. Mais, au contraire, on n'a rien fait pour rendre la jeunesse meilleure; la laissant croupir dans toutes les médiocrités, on l'a nourrie de mensonges et de flatteries pour l'emmener enfin, aveugle et inconsciente, à la grande boucherie.

Les démagogues de tous les pays ont multiplié les courbettes devant la jeunesse afin d'obtenir qu'elle les appuyât et qu'elle préparât leur guerre contre la jeunesse d'autres pays. C'est dans le sang des jeunes hommes que le fascisme et le bolchevisme, le nazisme et tous les régimes d'oppression et de mort ont cimenté leur puissance. On a grisé la jeunesse de mots creux et d'idéologies empoisonnées, et les maîtres à qui elle s'est livrée, au lieu de lui donner de l'instruction et du travail, au lieu de l'employer à une oeuvre de construction où elle aurait rouvé la part de bonheur à laquelle nous devons tous tendre sur cette terre de labeur et d'espoir, ces maîtres maudits l'ont menée à la guerre et lui ont donné la douleur et la mort.

Dans les pays démocratiques, on n'a évidemment pas, comme chez les nations totalitaires, systématiquement formé la jeunesse en vue de la tuerie collective. Mais, par contre, a-t-on employé, dans le sens du progrès et du bien-être de la communauté, les énergies de la jeunesse, qui ne demandaient qu'à se dépenser? A-t-on donné à nos jeunes gens la formation réaliste et en même temps, généreuse qui leur aurait préparés à regarder en face les problèmes qu'elle devait affronter, et à créer pour les générations à venir un monde meilleur, où les hommes ne se considéreraient plus mutuellement comme des bêtes de proie?

Ce n'est pas sans honte et sans douleur qu'il nous faut, à cette question, répondre: NON!

NON, nous n'avons pas su donner à notre jeunesse la formation qu'il eût fallu...

NON, nous n'avons pas su employer à une oeuvre utile et bienfaisante tant d'énergies et de bonnes volontés...

De 1929 à 1939, du début de la crise économique au début de la guerre, nous avons vu errer dans nos rues, flâner dans les endroits les moins recommandables, se livrer aux pratiques les plus dégoûtantes, des centaines de milliers de jeunes gens.

Les étudiants qui sortaient des maisons d'enseignement pouvaient en vain exhiber leurs diplômes, nul ne songeait à utiliser leur savoir. Ceux qui n'avaient que leurs bras et leur désir de travailler ne trouvaient aucune besogne à quoi employer leur force. De grands garçons desoeuvrés désolaient les familles, dont beaucoup étaient déjà atteintes par le chômage du père. Comment ces jeunes gens sans travail auraient-ils pu songer à se créer une situation, rêver de fonder un foyer?

Pendant des années, l'oeuvre de dissolution s'est poursuivie, implacable.

Puis la menace de guerre est venue, et les préparatifs pour la grande tuerie ont provoqué une activité factice...

Et peu après, la guerre a éclaté.

La guerre a escamoté le problème. Elle ne l'a pas réglé. Voilà un noeud gordien qu'on ne saurait ainsi brutalement trancher. Il faudra un jour le dénouer, et toutes les tergiversations, tous les détours, ne sauraient empêcher qu'on en vienne là.

Le sujet est trop vaste pour puisse l'épuiser, ni même seulement l'exposer en un seul article! J'y reviendrai donc.

Emile-Charles HAMEL

## A la recherche d'une virginité TANNENBERG

### 1914 et 1945

Il est certainement plus facile de se refaire une virginité politique qu'autrement. C'est ce qui explique ces retours inattendus, qui réussissent parfois. Il y a douze ans, le parti républicain qui marchait presque à bloc derrière un des présidents les plus néfastes de toute l'histoire américaine, s'écroula beaucoup moins sous les coups de la crise économique que sous ceux de la faillite politique du parti. Les dirigeants, pour la plupart hommes sans âmes, s'étaient révélés aussi incapables de faire face aux problèmes intérieurs qu'ils l'avaient été, lors du règlement des grandes questions internationales, au lendemain de la Grande Guerre.

Quand le peuple américain, fatigué et pas mal désillusionné sur la paix, se retira sur lui-même, se désintéressa des grands problèmes mondiaux, les dirigeants républicains cultivèrent ce sentiment et contribuèrent plus que tous autres, à créer cet isolationisme farouche où tout le pays faillit se noyer.

Quand vint le réveil, on regarda en arrière. Le parti républicain portait une lourde responsabilité. Buté, hostile, il se renferma dans une campagne purement négative d'injures plus ou moins ouvertes contre le vaste mouvement populaire qui porta Roosevelt au pouvoir.

A chaque élection présidentielle, c'était toujours le même refrain: il faut jeter cet homme à la porte de la Maison Blanche.

Puis les événements ont marché. Il a fallu revenir aux dures réalités et sortir de ces habitudes d'esprit mortelles. Les Etats-Unis étaient solidaires du reste du monde comme les effets de la crise mondiale l'avaient prouvé surabondamment.

Il fallait un programme, quelque chose de plus qu'une attitude négative devant les grandes questions, surtout celles qui se posent demain avec acuité.

La défaite, fort heureuse pour le pays, du gouverneur Dewey, ouvrit les yeux au parti républicain. Longtemps travaillée par des influences occultes, cléricales, allemandes, fascistes, la machine républicaine ne représentait plus rien au point de vue national. Elle avait perdu les contacts. Elle ne se rattachait plus aux réalités.

Les grandes entreprises — et pas elles seulement — passant par la crise gigantesque de la guerre, commencèrent à songer à l'avenir. Il fallait rénover le parti, donner des directives claires, constructives, il fallait pouvoir venir devant l'électeur avec en mains quelque chose de tangible, et si possible, avec un brin d'idéal. Ce qui n'enlève nullement le caractère réaliste d'un programme intelligent.

Pendant longtemps on a cherché de droite et de gauche afin de trouver une formule acceptable. Quelques républicains, — ils ne sont pas tous stupides — firent quelques tentatives sans lendemain.

Le développement inattendu des opérations militaires a changé l'aspect de la situation. La victoire est maintenant certaine. Mais celle-ci sera fatale sans la victoire de la paix. C'est ainsi qu'autour des problèmes de paix se sont groupés les éléments sains, économiques et politiques du pays. On s'est rendu compte qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort, qu'un pays ne peut consentir aux sacrifices immenses comme ceux qui ont été accomplis, pour n'en rien retirer qu'une crise d'après-guerre encore plus terrible que la première. Instruit par l'expé-

rience, on a vu que la structure sociale de la nation était en jeu.

Croire que le sénateur Vandenberg du Michigan soit l'auteur exclusif du projet qu'il a soumis à la nation serait faire preuve d'une naïveté invraisemblable. Quand il a parlé, le 10 janvier, le vieux républicain qu'il est parlait en réalité au nom de son parti. Il y a longtemps que l'on cherchait une formule. Le parti républicain croit l'avoir trouvée. Et il la présente au pays, dans l'espoir de se refaire une virginité.

Evidemment, on voit la manoeuvre. Il s'agit de préparer la candidature du sénateur Vandenberg aux prochaines élections présidentielles. On s'y prend à l'avance, ce qui permettra d'amenuiser les projets futurs.

On remarque que dans l'ensemble les propositions faites semblent calquées sur celles si souvent défendues par Roosevelt. Au lieu de crier au plagiat, il y a lieu de se féliciter: pour la première fois dans leur histoire les Etats-Unis auront une politique extérieure déterminée, qui ne s'écartera pas d'être renversée par la montée au pouvoir d'une administration nouvelle. Il n'y aura pas de solution de continuité si, dans quatre ans, le parti démocrate est obligé de céder à la place au parti rival.

C'est donc la fin de l'isolationisme, cette grande expérience qui ressemble par tant de côtés à celle de la prohibition. C'est le rattachement des Etats-Unis au reste du monde, tout en gardant une situation privilégiée. C'est la possibilité de maintenir, au moins de mémoire d'hommes, la paix mondiale. C'est la certitude que la civilisation sera renforcée... à temps.

La Charte de l'Atlantique n'a pu résister à 41 mois d'épreuves. D'après ce qui est dit dans la formule, une simple formule. Cordell Hull n'avait pas formulé de programme à son départ du State Department et le secrétaire actuel n'en a pas formulé non plus. Seul le président appuya sur la nécessité d'une collaboration internationale, après comme pendant la guerre. Il a dû ramener le pays de très loin. Il sait qu'il ne sera pas éternel. Il espère que sa succession ne sera pas massacrée, comme le fut celle du président Wilson.

Aussi a-t-il dû ressentir une joie secrète à voir le parti républicain obligé d'en arriver à sa formule, pour que le pays survive afin que le parti puisse vivre.

La proposition Vandenberg est lumineuse: il faut ne pas hésiter à signer des traités avec les autres puissances en vue de gagner et de maintenir la paix. Il offre une collaboration franche des Etats-Unis dans le problème du désarmement permanent de l'Allemagne et du Japon. Il prêche une action combinée.

Il y a, évidemment, quelques points un peu spéciaux dans les arguments du sénateur. Il semble, comme toujours, avoir une sainte peur de la Russie. Il n'est probablement pas partisan de répressions sévères envers les Allemands. Il ne veut pas qu'on se paye sur la bête. Mais au moins, il se rend compte, une fois pour toutes, que l'on ne peut avoir de collaboration internationale sérieuse, si toujours se dresse entre la décision et la réalisation, cet obstacle d'un congrès plus ou moins bien disposé.

Ne serait-ce que par cette rupture avec des idées surannées, la proposition Vandenberg vaut qu'on la salue.

A. R. BOWMAN

## L'alliance franco-russe "impératif géographique"

La semaine même où le général de Gaulle traitait de Moscou à Paris eût sans doute été mieux choisie que celle-ci pour présenter ces quelques commentaires sur le pacte franco-soviétique. Mais, ne s'inspirant pas de la plus brûlante actualité, ils ne sont pas, je crois déplacés aujourd'hui.

Ceux qui sont toujours prêts à brandir l'épouvantail rouge ont pu se scandaliser de l'alliance conclue avec Staline par le président du gouvernement provisoire de la République Française. Mais je doute qu'il y ait eu un homme intelligent et réaliste pour ne pas applaudir une telle alliance.

Les hommes passent et les régimes changent; mais il est des faits qui demeurent. L'alliance russe a toujours été recherchée par tous les Français clairvoyants qui souhaitent la sécurité de leur patrie. Une entente solide de la France et de la Russie a toujours été l'un des plus puissants atouts contre une Allemagne agressive.

Cela est si vrai que Hitler, avant de se lancer dans la sanglante aventure de cette guerre, eut bien soin de faire rompre d'abord, par la duperie de Munich, le pacte franco-soviétique qui était l'oeuvre d'Herriot et de Barthou.

Après l'invasion de la Bohême et de la Moravie, la France tenta bien, de concert avec la Grande-Bretagne, de conclure un nouveau pacte avec l'U.R.S.S. Mais, avec une habileté infernale, Hitler sut manoeuvrer de façon à faire échouer ces tentatives dont le succès eût sauvé la paix, peut-être, ou tout au moins, rendu la guerre moins désastreuse pour la France. Et l'une des tactiques les plus dangereuses du Führer consista à dresser contre l'entente projetée toute la droite française.

Singuliers paradoxes de l'Histoire! Avant l'autre guerre, alors que déjà l'idéologie partisane faussait la politique extérieure de la France, les adversaires de l'alliance russe se rencontraient à gauche et à l'extrême gauche surtout.

Jaurès était alors aux prises avec le directeur politique du *Matin*, Stéphane Lauzanne (récemment condamné aux travaux forcés pour collaboration avec les Boches).

"Comme le gouvernement russe a le dessein manifeste et connu, écrivait Jaurès, d'appliquer son nouvel et énorme emprunt à développer son réseau ferré dans les régions très éloignées de la frontière allemande, même dans les régions asiatiques, M. Stéphane Lauzanne nous démontre que ces lignes auront précisément pour but d'amener plus vite en territoire allemand les forces russes appelées des profondeurs. Elles permettraient l'entrée en ligne des terribles guerriers de l'Oural, des formidables combattants du Caucase. C'est une vision grandiose et féérique et nul bon Français n'y résistera. Voulez-vous des milliards encore? Prenez, prenez."

Quand le président Poincaré partit pour la Russie en juillet 1914, Jaurès se refusa à voter les crédits réclamés pour son voyage. Mais il prit bien garde, dans le discours qu'il prononça pour justifier son refus, de ne point méconnaître que l'alliance russe était une nécessité historique:

"Nous nous rappelons, déclara-t-il, les avertissements que Bebel, Liebknecht et la démocratie socialiste allemande donnaient à la Prusse victorieuse quand ils lui disaient que l'annexion de l'Alsace-Lorraine et le démembrement du territoire infligé à la rance républicaine auraient pour conséquence fatale le rapprochement de la France républicaine et de la Russie tsariste. Nous ne voulons pas briser, nous voulons élargir notre système d'ententes et d'alliances."

Jaurès donnait dans l'utopisme pacifiste, mais il faut reconnaître que son "antitsarisme" n'obnubilait pas son intelligence politique, son sentiment patriotique, au point où "l'antitsarisme" a obnubilé, ces dix dernières années, ceux des nationalistes nominaux, en France et ailleurs.

Pour nous, nous avons toujours considéré que l'alliance franco-russe était un "impératif géographique", selon l'expression de l'ancien ministre des Affaires étrangères roumain Antonesco.

De Gaulle l'a compris, et a conclu cette alliance. Tant mieux pour la France et pour la paix future du monde!

Félicien MONDOR

L'Histoire abonde en rapprochements bizarres. Un des plus curieux que je connaisse est celui de ces deux généraux qui portaient le nom de Zhukov: celui de 1914 et celui de 1945.

A part la similitude de nom, il n'existe, est-il besoin de le dire, rien de commun entre eux. L'un fut le général désigné par la Stavka (1) pour coordonner les opérations du "front nord", au cours de Grande Guerre, l'autre est le héros de Moscou, de Stalingrad et de Varsovie.

Si, chose curieuse, les deux généraux avaient des ressemblances physiques, ils n'en avaient aucune en ce qui concerne les qualifications sociales et militaires.

Zhukov I était un homme massif, typiquement russe, très "ancien régime" et comme tel, arborait sur sa vaste poitrine des rangées de médailles et de croix, les généraux tsaristes étant décorés pour tout excepté pour le mérite.

Zhukov II lui aussi est abondamment décoré. Mais ces médailles ont été gagnées sur le champ de bataille et ont été confirmées par des victoires impressionnantes.

La dernière qu'il vient de remporter semble être une des plus importantes de sa carrière. Il a enlevé Varsovie et poussé droit, à fond de train sur le point stratégique essentiel de Posen, à la porte même du Reich.

Si son avance continue tant soit peu, c'est le sort du coeur du Reich, de cette Prusse maudite, qui sera réglé. Toute la Prusse orientale tombera comme un fruit mûr... ou pourri. Le Couloir polonais, cause première et ultime de cette guerre sera liquidé au profit des Alliés. La Poméranie sera ouverte à l'invasion et la Marche du Brandebourg ne saurait offrir d'obstacles autres que ceux des poitrines des grenadiers prussiens. On peut donc s'attendre à de grands événements.

L'homonyme tsariste, lui, n'avait pas d'école. Vieux réac, il avait semblé tout désigné pour garder la sainte terre russe contre l'envahisseur germanique, même sans posséder la compétence voulue.

Aussi, quand vint l'heure fatidique du deuil de Tannenberg et d'Insterburg, Zhukov I révéla sa nullité effrayante qui se traduisit par deux désastres consécutifs qui coûtèrent un quart de million d'hommes aux Russes, dans l'espace de quelques jours.

Sous la haute direction du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, stratège distingué, mais tacticien de second ordre, les armées tsaristes avaient pris des positions analogues à celles que l'état-major polonais adopta en 1939. Cette conception fatale coûta la victoire aux pilsudkistes comme elle l'avait coûtée aux généraux du tsar. A 25 ans d'intervalle, on assista à un désastre presque semblable, avec cette seule différence qu'en 14, la presque totalité des armées allemandes combattaient à l'Ouest et ne purent achever la Russie, tandis qu'en septembre 39, toute la Reichswehr était concentrée contre la Pologne qui fut ainsi facilement liquidée.

Le Tannenberg est passé à l'Histoire comme une de ces batailles décisives dans le genre de Sadowa ou de Sedan, une de ces batailles qui règlent non seulement le sort immédiat d'une nation, mais aussi son avenir.

En 1410, les Lithuaniens, aidés par les Polonais, écrasèrent les Chevaliers Teutoniques dans une bataille mémorable, à Gruenwald, situé tout près de Tannenberg. Cette victoire permit à la Pologne de survivre jusqu'en 1772. En 1914, la bataille allemande fit virtuellement disparaître la menace russe et l'acheva en 1915, à la Dunajetz.

Cette fois encore, la prise de Tannenberg — en dehors de son effet psychologique immense — décida du sort de la Prusse orientale. Quelques jours plus tard, les Russes étaient rendus à la porte d'Elbing, au sud-est de Dantzig. Il semble maintenant impossible de sauver la province de Koenigsberg, ce centre du junkerisme dévorant.

Plusieurs des souvenirs encore existants de la défaite de 1914, les Russes ont cette fois-ci manoeuvré de telle sorte qu'ils n'ont pas eu à redouter un de ces coups de jarnac, semblable à celui porté par feu Ludendorff.

La géographie imposait aux attaquants la même ligne générale de pénétration. Le terrain, traité au possible, semé d'embûches, permettant toutes les défenses, était essentiellement favorable à l'ennemi. Aussi les armées russes ont-elles pris le plus grand soin à assurer une coordination parfaite de leurs efforts.

Deux armées, celle de Rokossovsky et de Tcherniakovski ont pris la même route que celle suivie jadis par Samsonov et Rennenkampf. Mais, cette fois-ci, la trahison était impossible. Les Allemands ne purent intercepter les dépêches entre les deux armées et les traduire tout à loisir. Aussi, le résultat a-t-il été totalement différent. Zhukov, député personnel de Staline et chef du bureau des opérations au Grand Quartier Général, prit soin de coordonner les opérations de ses deux collègues avec les siennes. Il était en effet impossible d'avancer vers l'ouest avant d'avoir liquidé la menace sur les flancs. Tandis qu'au sud, Konev balayait tout devant lui et protégeait l'aile sud de Zhukov, au nord les armées de Rokossovsky et de Tcherniakovski enlevaient de haute lutte le bastion du prussianisme et faisaient disparaître le risque d'un nouveau Tannenberg. Car on conserve très vivace, au Haut Commandement russe, le souvenir de l'attaque allemande contre la Pologne, cette attaque qui partit de Prusse orientale pour aboutir dans le dos de Varsovie et régler ainsi le sort de la guerre en 1939.

On voit là toute la différence qui existe entre le Haut Commandement russe en 1945 et celui de 1914.

A cette date fatidique, le lamentable Zhukov I disposait de deux armées, près de trois quarts de million d'hommes, dirigées face au nord et à l'ouest.

La première, celle de Samsonov, devait se diriger vers Koenigsberg par le sud, tandis que celle de Rennenkampf visait la capitale de la Prusse par la frontière de l'est. Or, ni Zhukov I, ni Samsonov, ni Rennenkampf ne savaient où se trouvaient les armées de leurs collègues. Ils ne savaient même pas où se trouvaient les armées allemandes. Ce qui montre la haute efficacité du commandement tsariste de l'époque.

Zhukov, ayant entièrement perdu le contact avec les Russes, laissa ses subordonnés agir à leur guise. Il en résulta deux désastres: celui du Tannenberg, qui coûta la vie à 35,000 Russes, plus 90,000 prisonniers, sans compter les milliers d'hommes qui se noyèrent dans les lacs de Mazurie. Samsonov, complètement affolé, ne sut que se tirer une balle de revolver dans la tête. Puis vint le désastre d'Insterburg. Rennenkampf était resté bien tranquillement à ne rien faire pendant les journées sanglantes qui se déroulèrent du 26 au 29 août. Dix jours plus tard, l'armée Hindenburg lui tombait dessus. Le général russe (il était baron balte et grand ami de Von Mannerheim) manoeuvra si mal qu'il laissa 45,000 prisonniers entre les mains de l'ennemi sans compter un nombre énorme de tués sur le champ de bataille.

A. R. BOWMAN

(1) Stavka, branche de l'état-major russe, comprenant les deuxième et troisième bureaux (renseignements et opérations) combinés. En fait, le département essentiel du Grand Quartier Général.

# LE PASSÉ DÉMOCRATIQUE DE M. EDMOND TURCOTTE

M. Edmond Turcotte, journaliste réputé, rédacteur en chef du CANADA, prononcera lundi soir prochain, le 29 janvier, une causerie à l'hôtel Windsor, sous les auspices de l'Institut démocratique canadien. Il a choisi, pour titre de sa causerie: *Notre maître le passé démocratique.*

Le choix de ce titre est caractéristique de M. Turcotte. Ce passé démocratique qu'il va évoquer pour ses auditeurs, il en est l'une des plus belles figures. Je ne veux pas dire, par là, que mon ami Turcotte soit déjà du passé! Dans la force de l'âge, il poursuit la lutte pour la bonne cause avec une vigueur qui nous assure qu'il appartient toujours au présent, et au présent le plus actuel! Mais, déjà, ce brillant journaliste a des états de service qui le signalent à l'attention de tous les démocrates canadiens.

Ayant fait ses débuts dans le journalisme aux Etats-Unis, il entra, à son arrivée à Montréal, au CANADA alors dirigé par Asselin. C'est auprès de ce maître qu'il achève d'apprendre son métier et qu'il acquit la grande tradition qu'il prolonge aujourd'hui. Cependant, si Asselin était un écrivain doué, nerveux, toujours intéressant, il avait conservé quelque chose d'étroit, de réactionnaire, et souvent, le jeune rédacteur n'était pas d'accord avec son chef. Je relisais, récemment encore, des articles de ces deux journalistes exprimant, sur la Société des Nations et sur le New Deal de Roosevelt, entre autres sujets, des opinions bien différentes. Et je n'hésite pas à dire que tous les démocrates véritables ne pouvaient que se ranger de l'avis de M. Turcotte.

Quand Asselin quitta le CANADA pour fonder l'ORDRE, c'est Turcotte qui lui succéda au poste de rédacteur en chef. Il sut conserver au journal une belle allure et une tradition vraiment libérale. Son attitude sur toutes les grandes questions nationales et internationales fut toujours celle d'un esprit progressiste. Je ne citerai pour exemple que l'enseignement de l'anglais dans nos écoles et la guerre d'Espagne.

En 1937, M. Turcotte quitta à son tour le CANADA pour s'engager dans cette aventure séduisante et périlleuse qu'est la fondation d'un journal. DEMAIN, le courageux hebdomadaire qu'il créa, n'eut pas le sort qu'il eût mérité...

Comme tous les journalistes en rupture de ban, M. Turcotte fut fonctionnaire. Mais il ne pouvait échapper au désir, au besoin d'écrire. Il nous donna, pendant ses années de fonctionnarisme, un livre fort intéressant: *Considérations sur l'avenir des Canadiens français*. Mais cela ne lui suffisait point. Maint sujet d'actualité lui inspirait des commentaires immédiats, et c'est avec plaisir que le JOUR lui ouvrit ses colonnes en plus d'une occasion. Les articles de cet écrivain libre étaient à leur place en notre journal libre.

Puis M. Turcotte est revenu au journalisme actif, dont il n'avait été que trop longtemps éloigné. Depuis avril 1942, il a repris son poste de commando au CANADA et ses articles prouvent toujours de sa ferveur démocratique et de son esprit de progrès.

Nous estimons donc que M. Edmond Turcotte est des mieux qualifiés pour parler de *Notre maître le passé démocratique*, et nous ne doutons pas qu'il le fasse de la façon la plus attachante pour son auditoire.

E.-Ch. H.

## Entre l'enclume et le marteau



## REVUE de la PRESSE

Les allocutions des hon. MM. Claxton et Hiley, sur la portée des allocations familiales ont soulevé de nombreux commentaires à travers tout le pays. La plupart des quotidiens français y sont allés des leurs. Il est intéressant de noter les réactions diverses de la presse de langue anglaise sur la même question. Tandis que dans le Québec, les quelques restrictions que l'on apporte à l'approbation en général de cette mesure, ont trait à la plupart du temps aux droits des provinces en matières sociales, chez nos compatriotes anglophones, les objections se rapportent surtout à la façon de recueillir les sommes nécessaires à ces allocations. L'*Ottawa Morning Citizen*, dans son édition du 8 janvier donne une bonne idée des objections de la presse anglophone:

«MM. Hiley et Claxton entretiennent l'avis plutôt curieux que les allocations familiales versées par le Gouvernement augmentent la demande des biens de consommation, et qu'elles contribuent ainsi à maintenir les usines en activité et à fournir de l'emploi aux militaires de retour de la guerre. Il est vrai qu'il y aura accroissement du pouvoir d'achat dans certaines familles (les familles nombreuses). Mais d'où viendra cette somme de \$200,000,000 par année? D'où viendra-t-elle, si ce n'est du gousset des contribuables, lesquels en auront autant de moins à dépenser pour l'achat de biens de consommation... Il n'y a qu'environ 5 pour cent des contribuables qui aient un surplus de pouvoir d'achat.»

Cette dernière phrase se rapporte probablement aux contribuables acquittant l'impôt sur le revenu. Le *Toronto Star* voit la chose de plus haut. Il fit ses commentaires à propos d'un discours du premier ministre Garson, du Manitoba, à la fin de décembre:

«Les adversaires des allocations familiales continuent leurs tentatives d'amolindrir la confiance du public en ces mesures. La dernière méthode consiste à "explorer" qu'on les ait adoptées, parce qu'elles retarderont la mise en vigueur d'autres mesures essentielles; telles celles de la santé nationale et des services scolaires, ou qu'elles leur seront substituées. On propose qu'une commission d'enquête étudie les allocations familiales du point de vue d'un "programme complet de sécurité sociale". Ce qu'il y a de drôle là-dedans, c'est que cet avis provient de gens qui s'opposent au principe de l'assurance sociale... L'argent (que le Dominion était sensé ne pouvoir trouver) devrait maintenant servir à un "type bien équilibré de sécurité sociale". Il faut se rappeler que les allocations familiales font partie d'un ensemble bien défini... Elles ne remplacent pas d'autres mesures essentielles. Elles complètent d'autres mesures sociales de base.»

Le lendemain, le même journal revenait sur la question et citait M. Garson:

«La redistribution du revenu sur une échelle nationale n'appauvrirait pas comme semble vouloir l'insinuer le premier ministre Drew, toute la population canadienne, ni même celle de l'Ontario particulièrement. Au contraire, de l'avis de personnes compétentes, cette redistribution enrichirait toute la nation. L'Ontario, étant le centre de l'industrie canadienne, en serait lui-même plus riche.»

Et le *Star* tirait la conclusion:

«Une dépense annuelle de \$200 millions créera du travail pour les ouvriers et les cultivateurs, et des profits pour les entrepreneurs, permettant ainsi d'acquitter les impôts que demande la législation sociale.»

du tout ces "remontrances" et il le dit dans un vigoureux éditorial, en date du 5 janvier:

«Un collaborateur, Elmore Philpott, s'élevait tout particulièrement dans une récente édition contre la déclaration du président de la Dominion Bank, M. C. H. Carlisle, à l'effet que les politiciens devraient "cesser leur propagande trompeuse qui porte les gens à croire que, dans l'après-guerre, ils seront affranchis du besoin, de la crainte, du chômage et des crises économiques"... Le président de la banque tient probablement de bien plus près (que M. Philpott) aux hautes sphères où s'établit la politique économique du Canada. Il rend peut-être service à la nation en demandant aux politiciens de

«cesser leur propagande trompeuse». Durant la révision de la Loi des Banques, on a vu que les autorités du passé tiennent encore la haute main sur notre vie économique.»

«L'Essence du libéralisme est de distinguer entre les libertés essentielles, qu'il faut sauvegarder à tout prix, et les libertés secondaires qui doivent être maintenues seulement en ce tant qu'elles s'accordent avec l'esprit de justice sociale et de progrès social.»

«Cela signifie que toutes les libertés ne sont pas également importantes. Cela signifie, ou devrait signifier, aussi que la liberté à laquelle nous nous intéressons d'abord, c'est la liberté de conscience, la vraie liberté et que nous ne devrions pas la mettre en danger en dispersant en vain les ressources qui doivent la défendre, c'est-à-dire exiger la liberté sur des points qui relèvent surtout de nos intérêts matériels et qui, plus souvent qu'autrement, viennent en conflit avec les intérêts des autres.»

# TANNENBERG 1914 et 1945

Il se retira sur la forêt de Suvalki, en Lithuanie, et se fit battre encore. Quant à Zhukov I, il ne se rendit compte de rien. Selon la tradition, il reçut une décoration de plus!!!

Tel est l'essentiel de cette campagne mémorable de Prusse, en 1914. Le général Danilov, chef de la Stavka, a, dans une étude très documentée, montré les effroyables erreurs et les sacrifices inutiles des premiers mois de la guerre de 1914.

Il y avait quelque chose du Soubise dans tous les généraux russes, à quelques rarissimes exceptions près. C'étaient des généraux de cour.

La purge de 1936 et celle de 1938 avaient, dit-on, décuplé l'armée russe.

La victoire de Prusse orientale est là pour prouver qu'elle lui a donné des cerveaux.

A. R. BOWMAN

«cesser leur propagande trompeuse». Durant la révision de la Loi des Banques, on a vu que les autorités du passé tiennent encore la haute main sur notre vie économique.»

L'éditorialiste rappelle ensuite quel gâchis ces autorités ont fait du régime économique après l'autre guerre: déflation des prix et des gages, guerre économique menant à la guerre militaire, économie de la rareté, etc. Puis rappelant les paroles du banquier célébrant nos richesses naturelles, l'industrie de la population, son initiative, etc., et son plaidoyer à l'effet de plus de liberté et de moins de législation de classe, afin que le Canada continue de progresser et de remplir ses obligations, l'éditorialiste conclut:

«Le Canada possédait pourtant toutes ces richesses durant la crise qui précéda la guerre. La difficulté, comme l'a noté un industriel aux idées libérales, en plusieurs circonstances, c'est qu'il y a un conflit fondamental d'intérêt entre le monde créé par Dieu — et le monde du papier-monnaie. Cet industriel décrivait les véritables richesses du Canada comme relevant du monde créé par Dieu. Malheureusement, ce monde n'est que secondairement en rang vis-à-vis celui du papier-monnaie — ce monde où sous la conduite et sur l'avis des intérêts les plus privilégiés du Canada s'est édifiée une pyramide de dettes — le monopole particulier qui régît la puissance de crédit de la nation. C'est ce monopole qui peut le mieux dire quelles seront les

## Exposition G. Paige Pinneo

Mlle G. Paige Pinneo, artiste canadienne d'origine française, expose aux galeries du Art Association à Montréal une collection d'aquarelles.

Mlle Pinneo connaît et aime surtout la région du Bic, sur les rives du Saint-Laurent; elle sait rendre admirablement la beauté et la grandeur du paysage en même temps que certains effets particuliers qui sont propres à cette région déterminée. Toutes les caractéristiques de la campagne canadienne-française sont fidèlement reproduites par le pinceau alerte et vif de Mlle Pinneo. On retrouve aisément — du moins ceux qui connaissent bien la région — ce qui en fait le charme et l'attrait.

Non seulement, Mlle Pinneo s'intéresse-t-elle à la nature extérieure, mais elle cherche aussi à donner les caractères typiques des villages et des intérieurs canadiens. Rien n'échappe à sa minutieuse observation, qui rend avec poésie les détails les plus prosaïques en apparence.

En plus de pratiquer avec bonheur ce genre de peinture, Mlle Pinneo excelle aussi dans les natures mortes. Les arrangements de couleurs sont fort intéressantes, et respirent certainement une atmosphère originale. Son coup de pinceau est ferme et assuré, on voit qu'elle possède un métier solide.

F. X. LAFORTUNE

### L'Association des Professeurs de Musique du Québec

L'Association des Professeurs de Musique du Québec, sous les auspices de la Fédération canadienne des Professeurs offre à un jeune musicien l'avantage d'une tournée de concerts dans les principales villes de Québec et d'Ontario. Cette tournée de concerts a été instituée il y a quelques années par l'Association des Professeurs dans le but de présenter au public des jeunes

artistes de talent qui ont l'intention d'entreprendre la carrière d'artistes de concert. Cette initiative a déjà obtenu de grands succès dans les provinces d'ONTARIO et de l'OUEST.

Des détails supplémentaires seront communiqués sur demande par la présidente de l'Association: Edna-Marie Hawin: W.I.: 6203 ou villes de Québec et d'Ontario. Cette tournée de concerts a été instituée il y a quelques années par l'Association des Professeurs dans le but de présenter au public des jeunes

## Prenez le temps d'agir SANS DIFFÉRER

Il se peut que de faire son testament à la hâte en cas de danger vaille mieux que de n'en pas faire, mais on ne devrait pas attendre la confusion du dernier moment pour rédiger un document de cette importance.

On peut facilement voir à son testament avant qu'il y ait urgence. C'est même un devoir que l'on ne doit pas négliger. Et il est évident et reconnu que la nomination d'un exécuteur testamentaire et fiduciaire corporatif est logique et avantageuse.

Pour bien faire votre testament, sans vous mettre martel en tête, demandez notre aide pour en élaborer le plan. Nous vous l'accorderons volontiers et sans frais. Vous n'aurez ensuite qu'à le faire préparer selon la loi, en y nommant The Royal Trust Company exécuteur testamentaire et fiduciaire, et, lorsque complété, à nous en confier la garde.

Il est imprudent de demeurer sans testament

**THE ROYAL TRUST COMPANY**  
SÉCURITÉ CORPORATIVE SERVICE PERSONNEL  
MONTRÉAL  
105 O RUE ST-JACQUES  
HARBOUR 4221

**Le Vrai Chez-Soi**  
**Hôtel St-Regis**  
392, RUE SHERBOURNE  
RA. 4135 TORONTO

# LES ALLUMETTES ONT CAUSE DE GRAVES INCENDIES DANS LES DEPECHES POUR OUTRE-MER...

# AVERTISSEMENT!

## N'INSÉREZ PAS DE SUBSTANCES INFLAMMABLES DANS LES COLIS

LES ALLUMETTES ET L'ESSENCE À BRIQUET dans les colis pour outre-mer ont commencé de graves incendies. Songez aux conséquences. Des milliers de sacs remplis de lettres et de colis gisent à fond de cale dans un navire battu par la mer agitée. Si des allumettes

ou de l'essence prennent feu — ET CELA ARRIVE — de braves marins doivent descendre dans la cale remplie de fumée et risquer leur vie. Des milliers de colis peuvent être détruits — et des milliers d'hommes déçus.



POSTES, CANADA

**AIDEZ-NOUS!**  
Nous savons que vous n'iriez pas sciemment exposer des vies humaines et le courrier. Réfléchissez donc et n'insérez pas d'allumettes ou d'essence à briquet dans le courrier pour outre-mer.

# QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

par André Bowman

Les grandes nouvelles des dernières heures sont ponctuelles des coups de canon victorieux des armées soviétiques entrant à Posen et à Koenigsberg. Il n'est pas dit qu'à l'heure où paraîtront ces lignes, les Russes n'aient pas enlevé Dantzig, ce point névralgique de l'Europe centrale, cette cité à propos de laquelle le traître Henri Béraud écrivait jadis un article sensationnel: "Nous ne mourrions pas pour Dantzig!"

Le flot rouge continue à déferler à telle allure que l'on arrive à en oublier la phénoménale avance d'été qui partit de Smolensk pour aboutir à Varsovie.

Cette victoire militaire dépasse largement les cadres de la stratégie. Il est évident qu'avec des triomphes pareils, Staline peut maintenant imposer ses volontés en Europe orientale: non seulement la question polonaise va être réglée ipso facto, mais encore et surtout, celle de Prusse est définitivement liquidée. A moins qu'il se trouve encore un traître pour demander, cette fois, d'aller se faire tuer pour "libérer" Koenigsberg.

Naturellement, devant de pareilles victoires qui, quoi qu'on en dise, sont en train de décider la guerre, les problèmes de la paix prennent une autre perspective.

## La mort des Teutoniques

La paix n'est pas signée, elle ne le sera peut-être jamais, si les Allemands persistent à se battre jusqu'à la dernière cartouche. Il y aura sans doute des revers dans l'avenir. Mais il est certain que, dans sa lutte millénaire contre le slavisme, le germanisme a perdu la partie. Le berceau du militarisme, cette Prusse orientale, semée de fondrières, de lacs, de sapinières sombres, de ruisseaux tortueux, cette Prusse orientale, dis-je, embusquée au carrefour de l'Europe, cette Prusse orientale n'est plus. Les armées stalinienne l'ont submergée. Et l'on peut être certain que jamais, à moins d'un désastre phénoménal, les Russes ne permettront à la Prusse de renaître. Elle est condamnée à être rayée de la carte et, plus tard, de l'Histoire. Ce qui ne sera que justice, si l'on se rappelle les abominations commises par les Teutoniques, depuis la fondation de l'Ordre, en 1128. Et quand, en 1320, le siège de l'Ordre fut transporté de Terre Sainte en Allemagne, ce fut pire encore.

Sous le saint et fallacieux prétexte de convertir les Livoniens idolâtres, les Teutoniques entreprirent des conquêtes atroces sous l'appât du lucre le plus hypocrite et le plus odieux.

Entraîné par la Réforme, l'Ordre se sécularisa, mais resta ce qu'il avait toujours été: une monstrueuse machine de domination. Sur lui se greffa cette sinistre noblesse guerrière d'Allemagne: la Prusse était née. Le Grand Frédéric fit de ses états, de plus en plus vastes, autant de casernes, tout comme Hitler transforma, selon la plus pure tradition, le pays en un immense camp de concentration, d'abord, en champ d'exercice. C'est la justice immanente qui veut que maintenant le pays soit transformé en un champ de bataille qui connaîtra toutes les horreurs que les autres ont connues.

## Tannenberg et Blitz à rebours

Il ne s'est pas trouvé de Ludendorff pour transformer une situation critique en une victoire retentissante pour les Allemands.

Le sanctuaire du militarisme allemand est tombé entre les mains des Russes et, pour achever l'humiliation, c'est à un général juif, l'cherniakovski, que revient l'honneur d'avoir abattu l'arrogante capitale de Koenigsberg, forteresse et symbole à la fois.

En 12 jours d'une offensive gigantesque, les armées rouges se trouvent avoir résolu un problème essentiel: celui d'atteindre les portes du Reich.

Désormais, plus de retraite stratégique possible. Tous les pays occupés ont été libérés dans l'est. C'est pour l'armée allemande le dilemme angoissant: vaincre ou crever sur place. Et il a des chances pour qu'elle en creve.

Il y a quelques jours encore, on pouvait croire que la Reichwehr, au courant de l'imminence de l'offensive russe s'appâtait à se retirer en bon ordre sur des positions préparées. Les premiers succès précitaient corps à cette hypothèse. On pouvait s'attendre, d'un jour à l'autre, à un contre-attaque désespérée, contre-attaque qui aurait pu avoir les plus grandes répercussions sur l'issue de la guerre.

Mais bientôt il fallut se rendre à l'évidence: la trouée était bel et bien accomplie et, par cette trouée, les masses russes se déversèrent, balayant tout devant elles. Il est impossible que le Haut Commandement ennemi ait essayé d'attirer les Russes dans un piège. Ou s'il a essayé de le faire, il a perdu la partie.

Pareille victoire n'est pas seulement une question d'hommes. Elle est due, en très grande partie, à la haute qualité du commandement soviétique et aussi à la volonté farouche de vaincre, qui existe dans tout le pays.

La chute de Koenigsberg est un signe certain de l'impossibilité où étaient les Allemands de reprendre l'initiative des opérations. La chute de Posen en est un autre. Les cris de Goebbels ne changeront rien au fait: les Russes sont en Silésie, ils sont en Prusse, ils sont aux portes de Dantzig, ils seront peut-être demain à Stettin, en Poméranie.

Cette offensive est caractérisée par des avances foudroyantes, supérieures, très supérieures même à celles des Allemands, aux plus beaux moments de la guerre "fraîche et joyeuse" de 1939-40 et 41.

On ne connaît pas très bien le nombre de pertes ennemies. Elles doivent être lourdes, très lourdes même.

L'essentiel est que les armées soviétiques soient rendues sur le territoire allemand. La Silésie, un château-fort du nazisme comme elle l'avait été de la réaction et du militarisme à outrance, est non seulement la province des grands hobereaux, des vastes propriétés quasi-féodales, mais aussi et surtout une province industrielle. Elle a même été surindustrialisée depuis le conflit. On pouvait la croire à l'abri des coups de l'extérieur.

Erreur profonde, les Russes y ont fait irruption. Les riches gisements de fer et de houille vont faire défaut à l'industrie de guerre allemande, après ceux de France, de Belgique, du Luxembourg, d'Espagne et d'ailleurs. La Ruhr, toujours sous les coups de l'aviation alliée, avait besoin d'une doublure. Celle-ci avait été trouvée en Silésie. Et la province est en train de passer rapidement aux mains de nos alliés.

La possession représente neuf points de la loi, suivant l'adage anglais. Maître de la Prusse, de la Poméranie, de la Silésie, la Russie est à même de parler haut, d'imposer certaines de ses volontés. Et il est certain qu'elle ne manquera pas de le faire.

## Le front ouest

Sous la direction avisée de Montgomery, les troupes alliées ont liquidé presque entièrement la poche menaçante des Ardennes. Là encore, on est

passé à un cheveu de la défaite, car déjà des patrouilles allemandes (en uniformes alliés) se promenaient dans les rues de Liège, en attendant les renforts ennemis. Ceux-ci ne sont jamais arrivés, grâce au ciel... à Monty.

On assiste au paradoxe d'un général, ancien député d'Eisenhower pour le commandement des troupes de terre, dégoûté pour des raisons obscures après Saint-Lô, "kické upstairs" avec le grade de maréchal et relégué à un petit secteur secondaire pendant des mois, on assiste au retour du général à qui certains refusent obstinément de lui rendre ses fonctions primitives. Mais il exerce le commandement de fait sinon de droit. Ce qui est curieux, c'est que personne ne semble vouloir se souvenir que Monty était député d'Eisenhower, au mois de juin 1944.

Si le bilan des pertes alliées a été lourd, celui de l'ennemi n'a pas été fiable. Mais, là encore, il est bon de ne pas montrer un enthousiasme débordant et de ne pas croire que les réserves allemandes sont épuisées. Car elles ne le sont certainement pas.

## Le discours de Churchill

Le dernier discours de Churchill comportait des renseignements fort importants sur l'attitude qu'entendait conserver l'Angleterre en face des problèmes politiques essentiels.

En adoptant avec plus de force que jamais la formule de la reddition sans condition de l'Allemagne, en remettant à sa place, comme il convenait du reste, le petit Franco, le premier ministre britannique a clairement indiqué que le gouvernement de Londres est revenu définitivement de sa crise de pro-franquisme. L'empire britannique n'a nul besoin de "l'aide" de l'Espagne ni de l'Italie. Cette dernière est un pays vaincu, qui n'a rien à espérer en matière de traitement de faveur. Elle aura à payer la note et elle se trompe étrangement, si elle s'imagine que les Alliés la paieront pour y ajoutant des secours par-dessus le marché.

La déclaration au sujet de la Grèce était évidemment de circonstance, mais celle au sujet de la Yougoslavie portait tous les caractères d'un ultimatum au roi Pierre II.

## Les problèmes politiques

Il s'agit de résoudre, le plus vite possible, les problèmes yougoslaves et polonais. En ce qui concerne le premier, le renvoi de Subasic par le roi Pierre ne fait que créer une crise inutile qui se résoudra comme l'entendent les Grandes Puissances: une régence sera nommée en Yougoslavie, que le roi s'y oppose ou non. En Pologne, les Russes se chargent de mettre le monde en présence d'un état de fait qui peut paraître un fait accompli, mais qui n'en reste pas moins un fait pour cela. Les armées russo-polonaises ont pratiquement libéré le sol polonais et ce sont les gens sur place qui décideront de l'orientation future du pays.

Espérons que la colonne des colonels va disparaître des journaux qui lui donnaient asile. La page est tournée, heureusement.

Les divergences les plus vives règnent entre Alliés (Russes compris). Voies aériennes d'après-guerre, questions économiques, monétaires, frontières, et surtout, punition des coupables de guerre.

Sur cette dernière question règne le désaccord le plus profond. Le président de la commission inter-alliée a démissionné, devant l'impossibilité d'arriver à faire quelque chose d'utile. Les Anglo-Saxons, d'une part, refusent d'admettre le principe de la responsabilité collective — la seule qui puisse fonctionner, en la circonstance — tandis que les Russes sont décidés à liquider à n'importe quel prix les responsables de la catastrophe mondiale et les criminels de guerre.

Du côté anglais, cette attitude n'a rien d'étonnant. Trop de hauts personnages britanniques sont compromis dans la paix munichoise et dans ce qui en a suivi. C'est ainsi qu'on n'a jamais fait le procès — et qu'on ne le fera probablement jamais — de tous les organisateurs spirituels de la boucherie mondiale. Il est donc fort peu probable qu'on condamne sur le sol anglais aucun criminel. Ce qui permettrait à ce cher Rudolph Hess de s'en tirer indemne, tout comme le Kaiser le fit en 1918.

La question de la liberté de la presse fait également sujet à différences profondes. On se trouve en face de conceptions tellement opposées qu'il est difficile de voir comme on pourra résoudre le problème. L'avenir de l'Allemagne soulève aussi des divergences de vues. Suivant que l'on est à l'est ou à l'ouest, on a des conceptions complètement différentes du sort réservé à l'ennemi.

Aussi, plus que jamais, une conférence des Grandes Puissances s'impose-t-elle. La déclaration Vandenberg, sur la politique extérieure que devraient suivre les Etats-Unis au lendemain de la guerre, indique que le parti républicain essaie de sortir de son isolationisme étroit et mortel. Cette évolution politique devra renforcer la position des Etats-Unis, au point de vue mondial.

## Les Japonais transportent des troupes sur les côtes de Chine

TCHOUNGKING. — Dans la première d'une série de conférences sous les auspices de la Société Economique Internationale, le président du Conseil législatif, le Dr Sun Fo, a donné les principes fondamentaux essentiels dans le premier stage de la reconstruction économique dans la Chine d'après-guerre pour hâter l'industrialisation du pays. Le Dr Sun a montré le programme de reconstruction économique de la Chine, une partie soulignant la nécessité de l'initiative et du contrôle du gouvernement suivant l'exemple de la Turquie, l'autre étant en faveur de l'entreprise privée.

En expliquant que la Chine ne peut adopter le système de l'entreprise privée en vigueur en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis, ni le système économique socialiste en vigueur en Russie, le Dr Sun vient à la conclusion que ce qui convient le mieux à la Chine est un système économique mixte basé sur le principe de la subsistance du peuple, suivant lequel le gouvernement et les entreprises privées travaillent côte à côte.

## Le programme de reconstruction économique de la Chine, d'après Dr Sun Fo

TCHOUNGKING. — En commentant les effets possibles du débarquement des troupes américaines à Luçon sur le front de Chine, le porte-parole chinois, le major-général Chang Tungshuan, dit que les positions de l'ennemi dans les provinces côtières de la Chine doivent devenir plus précises puisqu'il a été forcé d'augmenter ses travaux de défense en prévision d'un débarquement américain. L'ennemi, dit le porte-parole chinois, a transféré un nombre considérable de troupes de Nanking à Shanghai et de là à Hangchow dans la province de Chekiang. Il se construit actuellement à Shanghai un grand nombre de bateaux (radeaux et junks) qui seront sans doute utilisés pour le transport de troupes pour faire face aux débarquements américains dans l'estuaire de la Rivière Yangtze.

# Jusqu'ou peut aller l'indulgence?

Dans le FIGARO du 2 janvier dernier, l'éminent écrivain français François Mauriac lançait à ses compatriotes un appel en faveur de la réconciliation nationale. "Qui de nous ne s'est jamais trompé? Qui de nous n'a rien à se reprocher?" demandait-il, et il développait suivant cette ligne de pensée un plaidoyer réclamant des patriotes français, des membres de la résistance, plus d'indulgence envers ceux qui se sont laissés égarer au cours des années terribles de l'occupation. Cette demande d'absolution procède évidemment d'un coeur généreux, d'une âme pénétrée de charité. Mais d'autres Français se posent avec angoisse la question: "Jusqu'ou peut aller l'indulgence envers les coupables, sans manquer à la mémoire des martyrs tombés pour la cause sainte de la "Patrie"? Nous sommes assurés que nos lecteurs trouveront le plus grand intérêt à lire, en même temps que l'article de M. Mauriac, la lettre ouverte que nous adresser, à l'intention de cet écrivain, M. André Schwob. M. Schwob est l'auteur de l'excellent ouvrage L'AFFAIRE PETAINE, qui vient d'être publié à New-York.

# Année de réconciliation Lettre ouverte à M. Mauriac

par François Mauriac de l'Académie Française

Au seuil de cet an nouveau dont le Général de Gaulle nous assure qu'il sera une année de grandeur, chacun de nous s'interroge sur l'épreuve inconnue qu'il lui reste à affronter: quel est ce visage redoutable et voilé, à peine entrevu dans l'ombre? Une douleur déjà ressentie peut-être et qui depuis longtemps est devenue familière... ou bien devons-nous faire face à un destin inimaginable?

Quel que soit ce destin, il ne nous ferait pas peur si nous allions au devant de lui, coule à coude, serrés comme des frères autour de l'homme qui nous fut donné, qui est au milieu de nous le signe vivant que la France après tout ce qu'elle a souffert demeure une grande nation protégée et bénie.

Mais, si le pouvoir de cet homme est connu pour assurer au-delà de la grandeur de la patrie, les passions qui la déchirent au-dedans, ou airait parfois qu'il ne les entend pas, ne veut pas les entendre. Debout à son poste de vigie entre la mer et les étoiles, il ne tourne pas la tête vers nous. On pourrait le croire inattentif aux querelles de l'équipage, aux haines séculaires que nos derniers malheurs ont sinistrement ranimées. Les ignore-t-il? L'a-t-il reconçu, ce bruit horrible de rajustés déchargés contre un homme sans arme à qui il avait fait grâce? Ne savons-nous pas non plus s'il demeure insensible à ces remous de l'opinion autour des verdicts qui se succèdent indulgents ou impitoyables — mais ce n'est pas toujours le degré de culpabilité qui en décide et l'on imagine parfois que dans l'ombre de la justice, la vengeance demeure tapie?

Ah! Si jamais nous avions pu croire à son indifférence, l'appel du Général de Gaulle au soir du 31 décembre aurait suffi à nous détromper. Devant l'ennemi encore à nos portes alors que la France exténuée mais debout, va demander à ses plus jeunes fils de prendre les armes, il nous adjure de demeurer unis. Lui, le plus pur de tous, puisque dès la première minute devant la capitulation, il a incarné le refus de la France, pose cette question à chaque Français: "Qui de nous ne s'est jamais trompé? Qui de nous n'a rien à se reprocher?"

Cette question, ce n'est pas seulement aux individus qu'il l'adresse, mais aux partis politiques. Je ne voudrais pas ici écrire un seul mot qui pût irriter les passions puisque mon ardent désir est d'aider pour mon humble part, à la réconciliation nationale. Mais enfin, reconnaissez-le: jamais les paraboles évangéliques ne parurent plus actuelles qu'aujourd'hui: "Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre". Cette parole du Christ suffit pour qu'ils s'éloignent l'un après l'autre et ils serraient dans leur main crispée la pierre qu'ils n'avaient osé jeter contre la femme adultère. Quel militant aurait le front de relaire la prière du Pharisien et se comparant au Publicain se glorifiant sans rougir de n'avoir jamais péché contre la patrie? Soutenez-vous les yeux dans les yeux, qu'à aucun moment vous n'avez au moins dans une certaine mesure commis la faute que vous reprochez à vos adversaires? La passion idéologique n'a-t-elle jamais parlé plus fort en vous que l'intérêt de la France ni la défense nationale subis les contre-coups de vos parti-pris politiques? Allons! Vous voyez bien que vous détournez la tête.

Comprenez-moi, je ne prétends pas établir ici une assimilation qui serait le comble de l'injustice: de vous à eux, il y a cette distance infinie que sous le joug allemand vous vous êtes redressés, vous avez fait face, vous avez su dire: non! et les larmes des déportés, le sang répandu à flot des martyrs vous rendront à jamais ce témoignage. Simplement je dis que chacun peut découvrir dans son passé assez d'erreurs pour comprendre une faute plus grave des autres et l'absoudre quand l'heure sera venue.

Certes, comme le rappelait le Général de Gaulle, il existe des traîtres et ceux-là ne doivent pas échapper à la justice. Mais écoutez cette grande voix qui est la voix de notre salut. Que cette armée qui va renaitre autour du noyau héroïque des soldats d'Afrique, d'Italie, du Maquis et des Vosges devienne le creuset où fondra notre haine, où les garçons français égarés par les misérables retrouveront leur honneur et leur jeune fierté. Que cette année de la paix victorieuse puisse porter un autre nom devant l'Histoire et qu'elle reste à jamais dans la mémoire de nos fils l'année bénie de la réconciliation.

(Le FIGARO, 2 janvier 1945)

# Lettre ouverte à M. Mauriac

à la suite de son article du 2 janvier 1945 par André Schwob

Monsieur Mauriac,

Puisque par la grâce de votre plume vous semblez vous placer à la tête de la Croisade de "Réconciliation Nationale", souffrez qu'on vous rappelle que les Allemands eux-mêmes, derrière l'enchantement des mots et des images, ont répandu l'équivoque dans laquelle vous semblez tomber aujourd'hui. Les massacres que les Nazis font subir au monde depuis douze ans ne sont-ils pas sortis de la "Réconciliation Nationale" qu'ils ont prêchée dès le 11 novembre 1918? Serait-il possible que votre esprit vigoureux se fût laissé contaminer? Ou avez-vous obéi au mouvement d'un coeur trop généreux? Quoiqu'il en soit, il ne serait pas charitable de ne pas vous rappeler que l'amour est quelquefois aveugle...

Il y a, M. Mauriac, des réconciliations impossibles. Certes, vous avez pris la précaution d'admettre qu'il "existe des traîtres et que ceux-là ne doivent pas échapper à la justice". Aussi auriez-vous toujours une justification à brandir à ceux qui pourraient s'inquiéter de votre plaidoirie. On pourrait peut-être vous demander de préciser votre pensée et de définir "les traîtres". Non pas seulement par goût de la polémique, mais parce que vous vous êtes attaqué au problème le plus grave avec la plus dangereuse des armes, surtout lorsqu'elle est maniée aussi savamment: l'Idée. Personne n'aurait-il la prétention de vous enseigner son pouvoir, M. Mauriac, mais il n'est tout de même pas interdit d'attirer votre attention sur quelques faits que votre talent de romancier plus accoutumé à d'autres ouvrages n'a peut-être pas pris en considération.

Il n'est pas étonnant que la parole évangélique jaillisse à l'esprit qui s'est beaucoup occupé d'adultère. Mais croyez-vous qu'elle puisse s'appliquer aux crimes dont il s'agit aujourd'hui? Nous avons le péché véniel... mais nous avons aussi le péché mortel. Il y a d'avantage, entre les fautes, une différence de nature qu'une différence de degré. Et puis, si nous osons de mélanger la Justice de Dieu avec la justice des hommes, ne croyez-vous pas que cette terre serait un peu plus habitable? Sous peine de sombrer dans l'anarchie, occupons-nous de la justice sur terre. Et, puisqu'il y a un Purgatoire et un Paradis, rassurez-vous, la vie éternelle nous réserve le sort que nous méritons. A nous de ne pas nous tromper ici-bas.

D'ailleurs, n'avons-nous pas, nous humains, une conscience qui est d'emanation divine? Pourquoi ne la laisserions-nous pas s'exprimer librement et pourquoi transposons-nous constamment les problèmes? La croyez-vous si perverse que, par crainte de ses excès, vous lui suggériez cette panacée universelle: la Réconciliation?

Le Christ a dit: "Aimez-vous les uns les autres." Pourriez-vous affirmer que ceux pour lesquels vous plaidez si éloquentement n'ont pas transgressé Sa loi? Alors, pourquoi observerait-on une de Ses règles et pas une autre? Ne serait-ce pas autoriser, en ce cas, à se demander si les évangélistes modernes n'interprètent pas la doctrine du Christ selon leurs besoins et à leur heure, criant "assez!" lorsque les crimes sont consommés? Ne sentez-vous pas, M. Mauriac, qu'à ce moment l'avocat du pardon risque fort de se voir associé aux criminels? Vous allez rétorquer que c'est là le signe du mauvais esprit de vengeance, celui-là même que vous combattez. Non, M. Mauriac, il ne s'agit ici que de justice, car l'absence de justice est une injustice.

D'autre part, si l'idéalisme se confond avec le réalisme, le faux idéalisme en est l'antithèse. Ne sait-on pas que la seule thérapeutique efficace devant les maladies infectieuses, consiste à isoler les malades? A supprimer ceux dont vous nous entretenez ne soient que des malades — en tout cas des malades plus graves que ceux atteints de la peste ou du choléra, car on en meurt ou on guérit et les vôtres sont incurables — ne croyez-vous pas qu'il faille les séparer du monde? Si votre âme s'effusque d'un châtiement qui pourrait atteindre un trop grand nombre de coupables, isolez-les! Nous ne manquons pas dans notre empire de terres lointaines où nous pourrions les loger derrière des barbelés. N'est-ce pas véritablement là la place de ceux qui ont collaboré à envoyer en terre étrangère des millions de leurs compatriotes derrière des fils barbelés semblables?

Vous devez vous étonner de cette diatribe. Vous devez rechercher où j'ai bien pu trouver le syndrome de votre indulgence maladroite? C'est très simple, M. Mauriac, dans l'ensemble de votre article, mais en particulier dans la réproba-

(Suite à la page 4)

## N'EST-CE PAS LA VÉRITÉ ?

Par Ti-Jos No 64

CECI EST MARQUÉ \$1.45. EST-CE LE PRIX DE PLAFOND ?

OUI, MME. DUBOIS!

LA C.P.R.T.G. ÉTABLIT-ELLE LES PRIX DE TOUS LES NOUVEAUX PRODUITS ?

NON, JE FAIS CELA MOI-MÊME!

MAIS, COMMENT FAITES-VOUS ?

JE CONSULTÉ LE MANUEL DES PRIX !

QU'EST-CE QUE C'EST ?

CE PETIT LIVRE ! IL M'INDIQUE COMBIEN LES DOIVENT TOUS MES PRODUITS VENDRE !

C'EST UN EXEMPLE DE CE QUE LES CHÈSES SONT SIMPLIFIÉES POUR LES DÉTAILLANTS. NOUS APPRÉCIONS CETTE AIDE ET COOPÉRONS DE NOTRE MIEUX

UNE CHAÎNE SANS FIN

La Commission des Prix et du Commerce en Temps de Guerre facilite les choses pour les détaillants. Ceux-ci, en retour, font de leur mieux pour vous aider. Coopérez-vous! Si les prix vous paraissent exorbitants, vérifiez! Le succès du système économique dépend de chaque maillon de la chaîne. Agissons tous ensemble!

JOHN LABATT LIMITED  
London Canada

# PRINTEMPS CANADIEN

Feuilleter des collections de journaux anciens à la recherche de certain renseignement introuvable, nous avons eu l'heureuse surprise de trouver, sous ce titre : **PRINTEMPS CANADIEN**, un article de Louis Gillet, paru en premier-Paris dans l'*Echo de Paris* du 23 août 1934, à propos des **DEMI-CIVILISES** de Jean-Charles Harvey. Nous avons immédiatement transcrit cet article et nous le reproduisons aujourd'hui avec la certitude que nos lecteurs y trouveront autant d'intérêt que nous y en avons pris nous-même.

Voilà notre ami Franc-Nohain qui s'embarque sur le "Champlain" avec M. Henry Bordeaux, et va porter au Canada le salut des lettres françaises. Mes vœux les accompagnent. Et in Arcadie ego! Le Canada m'oublie, mais j'en conserve le cher souvenir.

En attendant que nos voyageurs nous donnent de leurs nouvelles et nous apprennent ce que sont devenus, depuis que je les ai quittés, nos frères de là-bas, parlons d'un livre qu'on m'adresse, livre plus curieux que beau, livre à demi manqué sans doute, mais qui témoigne qu'il se passe des choses singulières dans le pays immobile de Maria Chappelaine.

Un des épisodes remarquables de l'année canadienne, c'était le dégel: il prenait un peu, là-bas, l'allure d'une fête, comme en Russie la débâcle des glaces de la Néva. Cela se passait assez tard, presque subitement, aux derniers jours d'avril. Le printemps bondissait tout à coup dans les bois. On se rendait en bande dans quelque hutte de bûcheron pour faire ce qu'on appelle une partie de sucre. Un paysage blanc et bleu, tacheté de légers nuages: le sol, parmi la neige, apparaissait par places, semblait la marque des pieds du faune. Dans cette saison ambiguë, entre la tiédeur des jours et le froid encore vif des nuits, les étables gorgées de séve jetaient une eau sucrée par une entaille de l'écorce. Cette eau, réduite au feu, donnait une sorte de sirop qu'on faisait prendre sur un moule de neige et qui avait la couleur et le goût du miel.

J'ai retrouvé cette impression à lire le roman de M. Jean-Charles Harvey, je veux dire cette impression aigrelette de chose précoce, "immature", comme disent les Anglais, mais pourtant aimable et pleine de promesses, comme il arrive là-bas entre la fin de l'hiver et le début du printemps. Le livre a fait scandale. Il a été fort discuté, malmené dans la presse et, me dit-on, foudroyé en chaire. Bref, il a fait parler de lui plus qu'aucun livre au Canada. Si ce n'est un succès, c'est un petit événement dont l'auteur n'a pas lieu d'être tout à fait mécontent.

Ce livre, les **DEMI-CIVILISES**, est évidemment une sorte d'autobiographie satirique, mi-roman, mi-poème, d'un tour fréquemment allégorique, bref, un ouvrage un peu hybride. L'auteur y raconte les déboires d'un jeune homme ivre de vérité dans une société qui, bien entendu, ne s'en soucie guère et le lui fait bien voir. Certaines scènes assez libres témoignent d'une crise secrète de la moralité. Bon gré, mal gré, le Canada s'est trouvé mêlé au tourbillon de l'après-guerre. Ce petit monde parfaitement intact, qui avait vécu jusqu'à la guerre en vase clos, dans une sainte ignorance de ce qui se passait ailleurs, se trouble et s'inquiète. Les yeux s'ouvrent, on commence à réfléchir et à juger; on entend les premiers craquements du dégel.

Il faut se souvenir que le Canada est à l'origine une fondation religieuse; depuis l'abandon qu'en fit Choiseul, il n'a dû l'existence qu'au dévouement de son clergé. La durée prodigieuse de cette petite nation, ce qu'on appelle enfin le miracle canadien, est un de ces phénomènes qui ne s'expliquent que par un chef-d'oeuvre de politique sacrée. La langue, les foyers, les tombes, les autels, la religion et la patrie, toutes les choses divines et humaines, se concentraient dans l'église: les paroisses furent le salut; elles furent la forteresse contre laquelle s'usa en vain la puissance du vainqueur.

Le revers de ces circonstances, c'est que le Canada n'échappe pas toujours aux inconvénients du gouvernement clérical. Les principes qui suffisaient à la conduite d'une petite société agricole se trouvent en défaut depuis que le pays a tâté de l'outillage et des idées modernes. Les indices de l'esprit critique s'entrevoient déjà il y a vingt-cinq ans. A des déjeuners d'hommes où j'étais invité, ces messieurs, dans l'intimité, se permettaient de dauber les curés; en petit comité, on était volontiers voltairien; on citait Béranger, on fredonnait le *Dieu des bonnes gens*. C'était en 1908: je me retrouvais avec surprise à un siècle en arrière, sous le règne de la Congrégation.

Je dois dire que les membres les plus distingués du clergé comprenaient déjà parfaitement que leurs méthodes un peu archaïques étaient devenues insuffisantes et qu'un vigoureux effort s'imposait pour secouer les vieilles routines. Il devenait urgent de faire quelque chose, si l'on voulait tenir son rang en face de la minorité anglaise du pays. Il ne fallait pas que dans la concurrence les Canadiens français se sentissent désavantagés.

Déjà on se mettait à rattrapper le temps perdu. C'était une nouvelle bataille à livrer sur le terrain de la culture. Une femme, que j'ai bien connue, et que j'admire infiniment, la Révérende Sainte-Anne-Marie, déploya un vrai génie dans l'éducation de filles. Elle comprenait que les filles étaient la clef de la victoire: par elles, elle façonnait l'avenir. Cette religieuse est un véritable homme d'Etat en corset et en jupons. Ce fut un beau "tolle" quand, pour se procurer de bonnes maîtresses de dessin, cette femme intrépide envoya ses sœurs à l'École des Beaux-Arts suivre les cours d'académie. Elle n'en démordit pas et triompha de tout le monde.

L'auteur des **DEMI-CIVILISES** se plaint de n'avoir pas encore toute liberté de discussion et de rencontrer une foule d'obstacles à l'expression de ses idées. Il lui arrive de regretter que le Canada n'ait pas profité de l'occasion que lui offrait Montgomery de se joindre avec La Fayette à la révolte contre l'Angleterre; évidemment, il se serait fondu dans la masse des Etats-Unis: il y aurait perdu une part de sa personnalité, mais en revanche, il eût fait partie d'un monde vivant, il aurait participé à l'immense aventure de la civilisation. Il ne serait pas demeuré à l'écart, isolé des grands courants de la vie, comme une épave du passé.

On conçoit que de telles paroles paraissent sacrilèges. Elles blessent à bon droit l'amour-propre national. L'auteur devait s'attendre à se voir traité de mauvais français, et à ce qu'on l'accusât du crime de lèse-patrie. On lui fait le reproche qu'on fait au fils qui découvre les faiblesses de son père, et on a beau jeu de lui citer le proverbe britannique: "Vilain merle, qui salit son nid."

En réalité, on sait bien que ces colères filiales sont des colères pleines d'amour. C'est parce qu'il chérit son pays que M. Harvey souffre de certaines imperfections. Il casse un peu les vitres, mais ce n'est pas l'acte d'un impie et d'un blasphémateur. Souhaiter pour sa patrie la gloire, l'admiration des autres, vouloir la mettre dans la large cours de la vie supérieure, ce n'est pas la mal aimer; ce n'est pas l'avilir et la calomnier. L'enfant terrible, — quelle mère l'ignore? — n'est pas toujours le plus mauvais de la famille.

Je conçois que M. Harvey s'irrite de ne pouvoir tout dire, et d'être traité en suspect s'il s'écarte du conformisme, qui est une condition d'existence dans les petites sociétés, nécessairement un peu étroites. Mais en quel pays, ou quel siècle est-il réellement permis de s'exprimer sans réserve et sans ménagement? Renan ne passe pas pour un penseur timide, et pourtant il croyait devoir à la politesse d'observer quelques égards pour des croyances respectables. "Bien écrire, disait-il, c'est n'écrire que la moitié de ce qu'on pense et au moins le quart de ce qu'on ne pense pas."

Evidemment, la crise dont témoigne le livre de M. Harvey est une crise de croissance. C'est un moment de transition, de réadaptation à des méthodes nouvelles. Le Canada traverse, à quelques égards, l'âge ingrat: c'est un âge qui revient plus d'une fois dans la vie d'un peuple, souvent à chaque génération. M. Harvey est pressé: il voudrait tout de suite la perfection. Mais Paris ne s'est pas fait en un jour. Que M. Harvey me permette de lui citer ce conseil d'un grand poète, qu'on tient pour un auteur assez révolutionnaire: l'auteur d'ULYSSE, James Joyce:

"Patience! Et souviens-toi que la patience est la grande chose, et que, par-dessus toute chose, il faut bien te garder de tout ce qui pourrait t'entamer ou te faire perdre patience."

Louis GILLET

## M. Gilles Julien, pianiste

La Société artistique de l'Université de Montréal présentait en récital, samedi le 20 janvier dernier, M. Gilles Julien, pianiste...

Ce fut un rêve, une hallucination, un cauchemar! Le public méritait bien quelques fois qu'on se moque de lui. Mais qu'une Société artistique sérieuse — qui présente Rose Bampton et Claudio Arrau — soit assez irréfléchie, ou irresponsable, pour mettre son service de publicité et sa salle à la disposition d'un phénomène comme M. Gilles Julien, ça passe les bornes!

M. Julien n'a même pas joué les pièces au programme! Je m'accuse: il a joué une Polonaise de Chopin qui était — par hasard — de Chopin. Et il fallait entendre! Pour M. Julien, l'art, ça consiste à faire du bruit! Et tous les pompiers réunis de la ville de Montréal n'auraient jamais réussi à être aussi pompiers que M. Julien! O mânes de Chopin!

Le récital a commencé avec des improvisations de M. Julien sur un thème de Beethoven — au programme, c'était marqué: Rondo e capriccio, de Beethoven.

Il s'est continué avec des improvisations de M. Julien sur un thème que personne n'a pu identifier — bien qu'on eût inscrit au programme: Variations sérieuses, de Schumann (alors qu'on sait que les Variations sérieuses sont de Mendelssohn. Mais ça, c'est secondaire!)

Nous avons entendu des improvisations de M. Julien sur un thème qui s'inspirait vaguement de Ravel — au programme, on donnait: Etude, le Cortège, de Ravel.

M. Julien a ensuite improvisé sur un air qui faisait d'immenses efforts pour arriver à être espagnol — et c'était écrit sur le programme: Danse espagnole, de Granados.

Quant à la Fantaisie hongroise de Liszt, l'interprétation toute "personnelle" de M. Julien lui a donné une allure qui l'apparentait

étrangement aux morceaux précédents de Ravel et Granados... En somme, M. Julien ne connaissait pas les pièces qu'il avait inscrites à son programme et plusieurs musiciens connus, qui étaient dans la salle, pourront attester, n'importe quand et devant n'importe qui, que le jeune soit disant pianiste a joué comme un pied des morceaux inconnus et méconnaissables...

Mais le bouquet, ce fut la composition de M. Julien, Sonate de septembre; et elle est dédiée à ce pauvre Rachmaninoff qui ne peut même plus protester...

Voici l'analyse de la Sonate de septembre:

a) Introduction: un mouvement de la 4e Symphonie de Brahms,

b) scherzo: la Marsillaise, de

Rouget de Lisle, et l'Arlésienne, c) andante: un thème de Rimsky-Korsakov (Le coq d'or), d) presto: la Marsillaise, et un peu de tout le reste.

Comme on le voit, ce fut puisamment original... à la Hertel! Les emprunts n'étaient même pas déguisés, mais transcrits tels quels... et quand M. Julien eut plaqé les derniers accords de la 4e de Brahms, qui terminent "sa" composition, le public — chose invraisemblable — applaudit! Et notre pianiste de saluer! Et le public de demander un rappel! Et de demander un second rappel!

C'est déjà beau d'avoir les moyens de louer un impresario, une salle de concert et une salle de réception, et de payer le scotch à ces messieurs de la presse; malheureusement, le talent, ça ne se monnaie pas! Pensez-y, M. Julien!

PIERRE GELINAS

## Lettre ouverte à M. Mauriac

— Suite de la troisième page —  
tion exprimée implicitement dans ces mots: "le bruit horrible des fusils déchargés contre un homme sans armes".

N'étaient-ils pas sans armes, M. Mauriac, nos otages? N'étaient-ils pas sans armes, M. Mauriac, les millions de juifs, de "communistes", de déportés politiques qui sont tombés victimes des effets des gaz, du feu, des coups, des balles et même du bistouri? Croyez-vous, quel que soit le degré de "collaboration" à ces crimes, qu'on puisse absoudre les coupables? Il est bien temps qu'ils répètent aujourd'hui, comme Guillaume II en 1918, lorsqu'il crut sa fin prochaine: "Je n'ai pas voulu cela." Certes, vous pourriez dire que cet exemple est mal choisi puisque ce coupable, entre autre, échappa au châtiment. Vous vous tromperiez, l'exemple est excellent, car si nous avons à nouveau de par le monde des millions de morts, c'est parce que les coupables sont convaincus qu'ils obtiendront l'absolution.

Monsieur Mauriac, ne mettez pas votre talent au service d'une mauvaise cause, il y en a tant de bonnes à défendre. Nous nous aimerons les uns les autres... Allemands y compris... mais pas tout de suite... lorsque tous les cadavres auront eu le temps de refroidir et lorsque nous ne craindrions plus que l'un d'eux ne ressuscite et nous demande si nous étions tous associés à cet immense massacre?

André SCHWOB

## Apologie du vice

Qui le dirait? Qui s'en doute-t-il?...

Mais oui, c'est bien dans l'Action Catholique, qu'on trouve une scandaleuse réclame en faveur d'un auteur pernicieux et immoral... pour ne pas employer un mot plus cru.

Alors que La Revue Dominicaine, Relations, et autres, font une campagne effrénée contre les mauvais auteurs, ne voit-on pas l'Action Catholique, sous la plume de M. André Roy, faire l'éloge de Clément Vautel?...

Clément Vautel, l'auteur de: "Madame ne veut pas d'enfant", de "La femme aux enclères" et de "L'amour à la parisienne"!

Quelle honte!... On ne lit donc pas les avis de nos seigneurs les évêques et les conseils des bonnes revues à l'Action Catholique?...

Savez-vous, messieurs de l'Action, que vous êtes pour nous une occasion de scandale? Et rappelez-vous la parole de l'Evangile: "Malheur à celui... Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fut jamais né."

C'est terrible, ça, M. Roy; vous en rendez-vous compte?

## Ladies' Morning Musical Club

Le comité du L.M.M.C. présente en récital le 1er février prochain à 11 heures de l'avant-midi au Ritz-Carlton, deux jeunes artistes qui ont déjà obtenu une bourse d'étude Kerry-Lindsay, accordée par le L.M.M.C. Il s'agit de Lise Des Rosiers, pianiste et de Mildred Goodman, violoniste.

Lise Des Rosiers a préparé le programme suivant: Toccata et fugue en ré mineur... Bach-Busoni Nocturne en ré b majeur, Op. 27 no 2... Chopin Sérénade

Andalouse... Manuel de Falla Etude pathétique en ré dièse mineur Op. 8 no 12... Scriabine Mildred Goodman exécutera:

Partita en mi mineur... Bach-Nachoz Allegro Adagio Allmande Gigue

Sonate-duo en do majeur... F. Schubert Allegro moderato Scherzo-presto Andantino Allegro vivace

John Newark accompagnera au piano.

# COUPS DE SONDE

## Gants du Ciel

Nous est parvenu: le 6e numéro de Gants du Ciel, revue dirigée par Guy Sylvestre.

Soixante quinze pages du cahier sont consacrées à la jeune poésie canadienne d'expression française. Les poètes qui ont apporté leur contribution à cette anthologie n'ont eu aucune oeuvre poétique publiée, et ils ont tous entre dix-huit et vingt-cinq ans. Guy Sylvestre avertit ses lecteurs qu'il a pu oublier quelques poètes — la chose est inévitable, car il est impossible de rejoindre tout le monde — mais, telle quelle, l'anthologie me semble résumer parfaitement les tendances de la jeune poésie. Elle est donc, à ce titre, un document intéressant et précieux.

On avait demandé aux poètes d'avouer les influences subies et de définir leur orientation. Je me suis livré, à ce propos, à une petite comptabilité qui ne laisse pas d'être révélatrice: j'ai compté combien de fois on citait le même nom, et voici le résultat:

— Valéry: 4  
— Rimbaud: 3  
— Debussy: 2  
— Mallarmé: 2  
— Saint-Exupéry: 2.

Viennent ensuite: Ravel, Matisse, Tagore, Louys, Bergson, Hertel, Lamartine, Rainer Maria Rilke, La Tour du Pin, Bach, Stravinsky, Cocteau, Supervielle, Nelligan, James, Whitman, Alain Fournier, Alfred Jarry, et, enfin... le Christ.

Faisons la part de l'exhibitionnisme intellectuel qui pousse tous les jeunes gens à se réclamer de grands noms qu'il est de bon ton de connaître (ainsi, comment expliquer l'influence de Bach ou de Matisse sur un poète?); il en reste que les poètes dont l'influence est prépondérante sont — Valéry et Rimbaud — ceux pour lesquels la poésie est une pure opération de l'esprit, ceux qui conçoivent le plus sûrement à un art abstrait, d'initiales, à un art de cénacle, où l'hermétisme est la règle.

Je comprends qu'il soit difficile de juger un poète sur une cinquantaine de vers, mais il semble toutefois qu'on puisse noter chez l'ensembliste que la préoccupation de la forme est de beaucoup la plus facile à tracer. Je ne crois pas que beaucoup aient grand-chose de particulier à dire; la poésie paraît être devenue un jeu de volige, d'habileté manuelle, sans plus.

A ce point de vue, il ne s'agit plus de "poète" que d'enfler des mots, de faire des images, et, pour ce, tous les moyens sont bons; on nous présente des "poèmes exotiques": on nous parle d'"esclavage endormie sur la grève" de quelque île du Pacifique ou d'ailleurs, de "folie d'Asie" où des adolescents nous offraient des fruits lourds" et

même de "l'odeur des oliviers du pays d'Hésébon". Il y a sans doute beaucoup d'imagination, mais très peu de sentiments vrais.

Que la poésie soit considérée comme un jeu, j'en ai une autre preuve dans ce fait qu'on apporte une grande attention au Grand Jeu par excellence: la danse. Plusieurs poèmes s'en inspirent directement, et on compte de nombreuses références ou images, tirées de l'attrait fugitif et instable qui s'en dégage... Du jeu, on en trouve une autre facette dans ce cabotinage qui dicta à plusieurs des "notes biographiques" assez fantaisistes, et à d'autres des poèmes dont la résonance est pour le moins discordante. Par exemple, M. McEwen, qui se souvient trop de Nelligan et se plaît à prendre les poses apitoyées — qui sont pitoyables — écrit:

Imagine, mon âme, un lointain cimetière  
Où vient pleurer le vent,  
Où mon corps est couché dans une étroite bière  
Doublée de satin blanc...

Tout de même!... D'autres ont fait des déclarations de principes où se révèle la grande jeunesse de leurs auteurs. Pierre Trottier "considère que le monde va mal et que la poésie comporte en elle la compensation parfaite des misères humaines". M. McEwen "désire transmettre une musique de l'âme". M. Blais écrit: "Avoir subi l'influence de François Hertel (découverte du poème), Lamartine (le charme de la mélodie et le romantisme de jeunesse) et Rimbaud (recherche de la suggestion), mais aspire à être libéré, devenir moi". M. Besette, lui, est "porté aux idées générales et à l'introspection inquiète, douloureuse et insatisfaite". Et moi-même — quel diable me poussant — disais sans rire: "Abandonné la poésie pour le théâtre qui embrasse une humanité plus large et plus sensible." Il ne faut pas se moquer, car les efforts étaient ou sont encore sincères. Il ne faut pas blâmer la jeunesse si ses réalisations ne sont pas toujours à la mesure de l'enthousiasme et des buts qu'elle se propose. Il est trop facile de paraître "dégagé" en reniant des aspirations qui nous furent chères parce que, notre esprit critique étant plus développé que nos dons poétiques, nous ne sommes pas sans apercevoir la faiblesse de certaines de nos productions... Il serait par contre ridicule de se cloîtrer dans une admiration satisfait de soi-même.

En vérité, je crois que Guy Sylvestre a eu tort de parler de "réussites certaines" à propos des poèmes de cette Anthologie. On ne distingue guère que des ébauches et des tendances et ce n'est, en somme, que très normal.

André Béliand, l'auteur de *Orange sur mon corps*, donne des poèmes d'une inspiration toute géniale, d'une forme qui pourrait se rattacher aux *Nourritures Terrestres*, mais qui demeure intéressante et tranche sur la moyenne:

Si j'étais seul avec ton regard,  
dans la hutte de feuilles sèches,  
Je lui demanderais de se clore et  
de reparaitre,  
comme si jamais il ne s'était montré au jour.

Et ce serait, ami,  
Ce mélange des eaux qui se sont  
fondues pour le large dans  
leur similitude,  
sans mot dire.

Gabriel Charpentier apporte aussi quelque chose — bien que c'est à lui qu'on doit cette superbe déclaration: "Avoir l'influence de Saint-Exupéry, la Tour du Pin, Rimbaud, Bach, Stravinsky, et surtout et avant tout: le Christ". Il présente un poème: *La brebis qui s'eu va*.

... Et mes frères et mes sœurs  
qui marchent avec moi,  
et leurs petits enfants  
qui pleurent.  
Ils souffrent, eux aussi,  
autant que moi.  
On nous a tous tondus.  
Il fait froid.

Nous avons trop aimé la Terre  
Nous la quittons trop.  
Caravane de Morts.

Je ne me retourne pas en arrière  
Je marche droite  
comme l'Étre suprême  
Je marche sur ma mort.

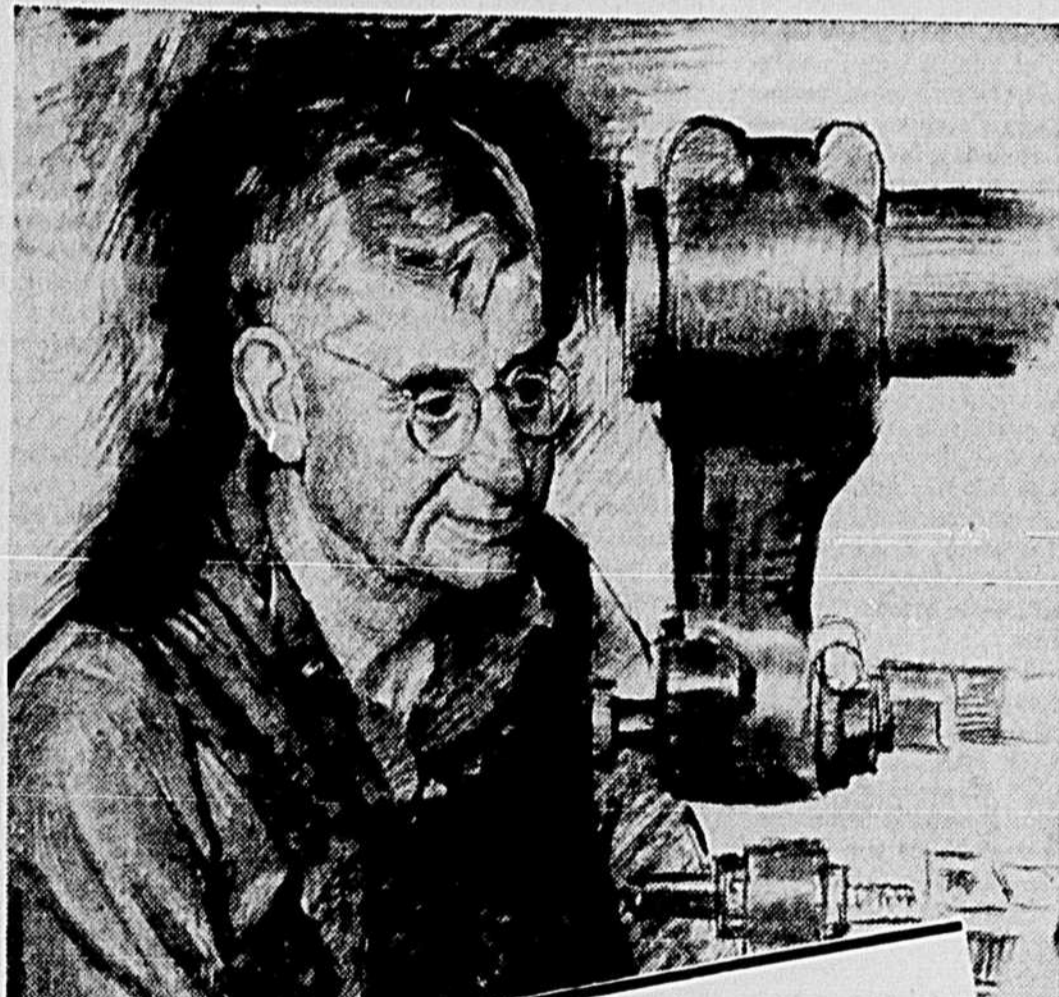
Mon ami Eloi de Grandmon  
manie avec beaucoup de bonheur  
un vers plus régulier:

Où sont les châteaux de lumière,  
Vieux et enfants? Car souvent  
Une tour dans le ciel, légère,  
Croît écouter vivre le vent.

Enfin, Michèle Jules-Hiver, maintenant dans l'armée canadienne (corps auxiliaire féminin), situe son inspiration un peu en dehors des cadres ordinaires et parle d'un monde immédiat.

Comme je le disais plus haut, cette petite Anthologie est à plusieurs titres un document précieux et intéressant. En comparant les poèmes qu'on y trouve à la majorité des poèmes que nous offrait le *Cahier des Prisonniers*, publié en 1943 dans la collection *Les Cahiers du Rhône* (en vente dans toutes les librairies montréalaises), on verra que nous ne sommes pas si en retard qu'on veut parfois le laisser entendre, et que la jeune poésie canadienne donne d'aussi beaux espoirs que n'importe quelle autre.

P. G.



**NOS SOLDATS DE L'INDUSTRIE**

IACURTO  
1944

Pour chaque soldat outre-mer, il faut qu'il y ait des douzaines de civils qui travaillent. Car il ne suffit pas de fournir à nos combattants les armes nécessaires: il faut les nourrir, les vêtir, fabriquer pour eux toutes sortes de machines, d'ustensiles, d'outils... Ainsi, dans une grande usine de Coaticook (P.Q.), M. Ernest-E. Patenaude (ci-dessus) fabrique des crics capables de soulever des poids de 1 à 100 tonnes; et ces crics — dont nos armées ne sauraient se passer — sont utilisés sur tous les champs de bataille du monde. En la personne de M. Patenaude, nous rendons hommage à tous les loyaux ouvriers de guerre du Canada qui, par leurs prouesses industrielles, ont su se rendre dignes de leurs fils et de leurs frères qui combattent.

PUBLIÉ EN HOMMAGE AUX OUVRIERS CANADIENS PAR LA BRASSERIE MOLSON

Chronique des LIVRES

Les Thibault - L'été 1914 (3 VOLS)

Par Roger Martin du Gard

En vente chez Pony

Une analyse rigoureuse des Thibault exigerait des pages. Voici simplement des notes de lecture: —Evidemment, c'est la guerre qui retient toute l'attention, qui est, en quelque sorte le personnage principal. Il n'est pas une action qui ne soit conditionnée par la menace de guerre d'abord, puis par la présence de la guerre ensuite. — Sauf pour ce qui est de Jenny (mais j'y reviendrai plus tard). Il semble que Martin du Gard considère le conflit comme une maladie; il est étonnant de noter la façon dont il raconte la maladie du père Thibault, puis l'agonie de Jacques, et de comparer avec la façon dont il suit les progrès de la conflagration européenne.

On a envie de se faire la réflexion suivante: "L'Europe a la vie aussi dure que les Thibault". En fait, les Thibault n'en finissent plus de mourir. A la longue, ça devient crispant, et l'on est tout heureux qu'Antoine mette fin au cauchemar en achevant son père, comme on respire lorsque le gendarme loge une balle de pistolet dans le crâne de Jacques — comme on se sentira soulagé, à l'Épilogue, lorsque Antoine s'administrera une dernière piqûre. Pas un Thibault n'est mort seul; il a toujours eu besoin qu'on le pousse un peu à la dernière minute...

C'est la même chose avec la guerre. On la sent venir au début du premier volume. Elle est tout près. Elle est là. On croit que ça y est, mais non. Pas encore!... Alors, c'est pour cette fois-ci?... Il n'y a pas d'erreur!... On s'est trompé, et l'attente recommence; on en a pour 900 pages, jusqu'à ce qu'enfin la guerre soit déclarée. Dès ce moment, c'est fini, l'intérêt tombe et l'on aura beau faire, l'agonie de Jacques n'arrivera pas à être aussi dramatique que l'agonie de l'Europe. Je me demande même si Martin du Gard n'a pas eu quelque tort de tant prolonger son livre une fois le conflit déchaîné... Les effets d'amortissement — si on peut dire — les ricochets de la balle une fois qu'elle a frappé le but, l'élan qui pousse encore le coureur qui vient de dépasser le terme, sont fort intéressants aux points de vue mathématique et physique, mais très peu au point de vue dramatique... L'intérêt, on le suscite entre le point de départ et le point d'arrivée; si mon cheval est arrivé premier, il m'importe peu de savoir ce qu'on va en faire quand on l'aura reconduit à son box. Or, consciemment ou inconsciemment, Martin du Gard a forcé notre attention à se porter, durant tout l'été 1914, non sur Jacques, mais sur la tragédie européenne et les milieux socialistes — du moins, certains d'entre eux. Dès le soir du 1er août, les jeux sont faits... L'idylle de Jacques et Jenny est un pur hors-d'œuvre, l'espace de fièvre que l'auteur entretenait chez son lecteur est tombée...

Je sais que la transition est opérée de main de maître, que Jenny apparaît à un moment qui correspondra, ailleurs, à celui où Antoine commence à penser que, peut-être, il pourrait mettre fin au cauchemar dans lequel l'agonie de son père plonge toute la famille; le père Thibault tarde tant à mourir qu'on se fatigue de son cas; et Martin du Gard sent bien que le lecteur va se fatiguer aussi, s'ennuyer, comme il sent que ça nous embête qu'on ne se décide pas à déclarer la guerre, et qu'on va se désintéresser de son livre s'il n'introduit pas un autre élément dramatique, de façon à ce que le lecteur prenne son mal en patience. On sucre une pilule pour la faire avaler. C'est la même chose. Et là où se manifeste le très grand art de Martin du Gard, mais que c'est petite ficelle, loin d'agacer comme dans certains auteurs chez qui elle s'étale avec impudeur, nous sem-

ble nécessaire et même indispensable... Il n'en reste pas moins que ces derniers chapitres nous prennent moins que l'exposé général.

— L'été 1914 n'est peut-être pas construit d'après les mêmes procédés que les volumes précédents de la série des Thibault, mais il y a à ceci d'excellentes raisons de logique. Je m'explique.

Au début de la série, Martin du Gard nous fait connaître Jacques, qui est encore au collège. Le héros est tout jeune, son univers est nécessairement borné à lui-même. Les influences extérieures qui ont prise sur lui sont exclusivement celles de ses professeurs et de sa famille. Les liens qui le lient à la société en général ne l'attachent qu'indirectement, il n'a pas lui-même de place définie dans la société, de rôle à jouer, si ce n'est un rôle de comparse. Il est logique qu'à ce moment nous l'abandonnions de l'intérieur. Ce sont ses sentiments à lui, ses pensées à lui, qui nous occupent, qui prennent des proportions d'universel; c'est normal. Mais plus il grandit, plus il s'incorpore intimement dans la société dans laquelle il vit, plus ses sentiments personnels sont conditionnés par la vie ambiante. Sa vie intérieure ne se développe plus en vase clos, ils n'ont donc plus les mêmes proportions. Les événements mondiaux prennent de plus en plus de place, Martin du Gard ne procède plus de l'intérieur, mais de l'extérieur. Et c'est déjà la Consultation, puis la Sorrellina, dans lesquels les individus nous apparaissent à travers leurs fonctions sociales, comme les membres perdus d'un tout immense qui les enveloppe. Ils ne se retirent pas dans une tour d'ivoire, leurs sentiments et leurs pensées ne se meuvent pas sous une cloche dans laquelle on a fait le vide d'air. Et c'est là qu'est la grande leçon de Martin du Gard, qui s'apparente à Malraux, sous ce rapport... Plus l'individu vieillit, plus il se développe, plus il est forcé d'assumer un rôle qui le restreint. Il devient un rouage dans une machine, un rouage solidaire de celui qui le précède comme de celui qui le suit. Son esprit n'est plus libre de former à soi seul son univers; trop de facteurs entrent en ligne de compte, qui l'obligent à choisir une attitude — ou qui lui imposent une attitude, qu'il n'est pas le maître d'ignorer. (Il faudrait sans doute rappeler cela dans la polémique qui s'est déchaînée autour de Gide, Gide que j'aime beaucoup, mais...)

Enfin, dans l'été 1914, l'homme, l'individu disparaît dans la grande tourmente, car Jacques ne circule à travers tout le livre que comme un prétexte, comme le guide qui nous promène des milieux socialistes de Suisse à ceux de l'Humana. Il est emporté dans le sillage. On ne peut cesser d'admirer la maîtrise et la science avec laquelle cette gradation est suggérée — depuis les heures de l'enfance jusqu'aux heures tragiques de la maturité... Aucun livre peut-être n'est aujourd'hui aussi actuel, aujourd'hui que nous sentons plus que jamais la solidarité qui nous attache à tous les hommes, qui fait que chacun de nous est directement intéressé et concerné dans la partie qui se joue contre les forces de la destruction. C'est ce qui fait que certaine forme d'individualisme toute attachante qu'elle soit — n'est plus de mise... — Il est quelqu'un, cependant, qui se tient en soi-même debout et inattaquable, qui représente une force contre laquelle les événements ne peuvent rien, et c'est la femme, c'est Jenny. Comme l'été 1914 est le livre de la mort, l'épilogue qui est le livre de Jenny est aussi celui de la résurrection. Le sujet est trop intéressant pour être expédié en quelques lignes. Je l'aborderai la semaine prochaine.

Pierre GELINAS

Propos sur l'art: VISION ET RÉALITÉ

Si nous sommes des mélomanes et que nous apprécions autant et plus même que n'importe quel autre peuple les grandes oeuvres musicales si, d'autre part, nous sommes également aptes à goûter tous les chefs-d'oeuvre littéraires de la langue française, dans le domaine des arts plastiques, nous restons, sans conteste, des isolés. La raison en est simple. La musique, la littérature nous parviennent de tous les côtés à la fois; elles nous dispensent la matière voulue pour nous cultiver si nous en avons le désir. En peinture, c'est différent. D'abord, nous n'avons point de passé. Nous avons été des importés sur une terre hostile qui ne conserve aucun vestige de grande civilisation d'art. Les sauvages qui l'habitaient ne nous ont laissé que des travaux manuels fort peu intéressants. Les durs débuts de la colonisation nous ont fait négliger pendant longtemps tout ce qui n'était pas essentiel au gagne-pain. Il en résulte que notre architecture est pauvre, laide souvent et que, n'ayant rien de beau à regarder, n'étant pas initiés dès l'enfance à l'appréciation des oeuvres d'art par les visites dans les musées ou les expositions importantes, nous en comprenons mal la signification et manquons nécessairement de goût.

C'est si vrai que nous entendrons de la bouche même de nos intellectuels telle réflexion de ce genre:

— Faites-nous donc des tempêtes de neige, de bonnes tempêtes de chez-nous.

Où encore:

— Que dites-vous de cette petite peinture?

— Mais, voyons, ce n'est rien!

— Comment rien? Allez à l'île d'Orléans, tel soir de clair de lune, c'est exactement la même chose. Moi, il faut que la peinture me rappelle des paysages que j'aime, des gens connus.

Nous pourrions répondre:

— Fort bien. Mais n'allez jamais au Louvre car vous n'y trouveriez rien de ce que vous aimez, rien de votre monde visuel et limité. Les oeuvres d'art qui y sont suspendues ne vous rappelleraient aucun paysage connu; elles ne représenteraient ni la Baie St-Paul, ni le Mont Tremblant, ni la Gaspésie, ni l'habitant en carriole allant à la messe de minuit, ni l'église du village, ni le château Frontenac, ni la tempête de neige canadienne.

J'entends ici une objection:

— Permettez. Au Louvre, les portraits qu'on y voit sont réels; ils représentent des visages normaux. Les paysages sont de vrais paysages avec des arbres tels qu'ils nous apparaissent dans la nature.

— Quelle certitude auriez-vous que ces tableaux sont conformes à la réalité? Velasquez et Bernini (si je ne fais erreur quant à ce dernier nom) ont peint tous deux Philippe IV d'Espagne mais les visages n'ont aucun lien de parenté entre eux. Lequel est le vrai? Si la ressemblance au modèle est condition essentielle de l'oeuvre d'art, nous la trouvons également dans les modernes. Voyez les portraits de Lipchitz par Modigliani, de Derain par lui-même, de Pierre Matisse par son père, Henri Matisse. Il est facile de comparer avec des photographies. Et les paysages, ceux de Corot, par exemple, peuvent se situer partout et ne portent aucunement la marque du régional ou du réalisme intégral. Même ce "Volterra" avec lequel il salue l'Italie, est certainement une vision de l'artiste, c'est, comme dirait Maritain, une création artistique qui continue celle de Dieu mais ne la copie pas.

L'oeuvre d'art n'est pas faite pour représenter; elle est faite pour communiquer des émotions. Et si vous n'êtes pas préparés à recevoir ces émotions par l'habitude des belles choses, par la

curiosité des oeuvres que les canons de l'art ont consacré, par un effort de votre sensibilité à subir le choc que crée la joie d'admirer, alors non, n'allez jamais au Louvre.

Le Dantec, philosophe français dit: "On n'entre pas dans la profondeur d'une oeuvre d'art plus qu'on n'entre dans la splendeur de la vérité scientifique, sans un effort préalable et prolongé. La beauté de la Venus de Milo n'est pas plus évidente pour le vulgaire que celle du principe de Carnot. Il faut travailler pour arriver à goûter le beau, comme pour arriver à goûter le vrai, et c'est sans doute parce que, suivant une formule célèbre, "le beau, c'est la splendeur du vrai".

Je défie n'importe quel intellectuel qui n'a pas la préparation voulue d'apprécier davantage un chef-d'oeuvre reconnu qu'un Matisse ou un Picasso. Soyons donc prudent dans nos jugements puisque, chez la plupart d'entre nous, l'effort nécessaire n'a pas encore été fait. Admettons qu'il faut, avant tout, accepter la vision de l'artiste et laissons à la photographie ce qui lui est propre: la reproduction exacte de la nature. Rien ne vaudra jamais une bonne photographie pour prolonger les émotions ressenties en face d'un beau paysage.

Ici je veux noter une réflexion qu'on entend fréquemment devant quelque scène splendide de la nature. On dira: "Quel tableau pour un artiste." On est dans l'erreur. Un paysage remarquable, une très belle femme ne sont d'aucune utilité pour l'oeuvre d'art. Ils sont complets par eux-mêmes et toute imitation qu'on en ferait ne serait que copie imparfaite d'oeuvres exécutées par un artiste supérieur. L'artiste s'inspire de très petites choses, de rien, de tout; il rêve, il imagine, il vit dans un monde intérieur. Quand il peignait indéfiniment des pommes, le portrait de sa patiente femme, la montagne Ste-Victoire, Cézanne ne voyait dans ces modèles qu'un prétexte à des problèmes particuliers à l'art.

Voici, d'ailleurs, comment Tolstol décrivit l'oeuvre d'art: "Supposons un jeune homme poursuivi par un ours dans la forêt. Si, de retour au village, il raconte seulement qu'il a échappé à un ours, voilà le langage ordinaire communiquant les idées et les faits; mais s'il décrit d'abord son angoisse, puis son alarme et sa terreur quand l'ours apparaît et, finalement, son soulagement quand il s'éloigne, et cela de telle façon que son auditoire partage ses émotions, alors sa narration est une oeuvre d'art.

Maintenant, si le jeune garçon raconte ces faits dans le but d'inciter les villageois à se rendre dans la forêt et à tuer l'ours, bien qu'usant de méthodes artistiques, son discours n'est pas une pure oeuvre d'art. J'ajouterais que c'est une oeuvre d'art servile, c'est-à-dire subordonnée à une fin utile. Mais, continue Tolstol, si, par une soirée d'hiver, le jeune homme raconte son aventure dans la joie d'une vision rétrospective ou mieux, s'il réinvente l'histoire en se laissant emporter par de nouvelles émotions, alors son discours devient une pure oeuvre d'art.

Nous voici sur le chemin de la vérité. Pas entièrement, cependant, puisqu'à mon sens, Tolstol subordonne tout l'oeuvre d'art aux émotions causées directement par la vie. L'oeuvre d'art, c'est entendu, doit naître de quelque chose, avoir un contact, si petit soit-il, avec la réalité. C'est l'inspiration. Mais l'émotion, qui est autre chose, doit être causée par la conception de l'oeuvre elle-même. C'est Donatello disant à son "Zuccone" qu'il venait de terminer: "Mais parle, parle donc!"

L'artiste devant son oeuvre! Essayons de comprendre cela et nous aurons acquis le minimum d'humilité indispensable pour entrer dans le domaine des vraies joies, les joies spirituelles causées par l'amour du beau et du vrai.

Irène LEGENDRE

L'AUBERGE

par Guy de Maupassant

(Suite)

Le ciel pâlisait sur sa tête; et soudain une lueur bizarre, née on ne sait d'où, éclaira brusquement océan des cimes pâles qui s'élevaient à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté vague sortait de la neige elle-même pour se répandre dans l'espace. Peu à peu les sommets lointains les plus hauts devinrent tous d'un rose tendre comme de la chair, et le soleil rouge apparut derrière les lourds géants des Alpes Bernoises.

Ulrich Kunzi se mit en route. Il allait comme un chasseur, courbé, épiait des traces, disant au chien: "Cherche, mon gros, cherche." Il redescendait la montagne à présent, fouillant de l'oeil les goulfres, et parfois appelant, jetant un cri prolongé, mort bien vite dans l'immensité muette. Alors, il collait à terre l'oreille, pour écouter; il croyait distinguer une voix, se mettait à courir, appelait de nouveau, n'entendait plus rien et s'asseyait, épuisé, désespéré. Vers midi, il déjeuna et fit manger Sam, aussi las que lui-même.

Puis il recommença ses recherches. Quand le soir vint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne. Comme il se trouvait trop loin de sa maison pour y rentrer, et trop fatigué pour

se trainer plus longtemps, il creusa un trou dans la neige et s'y blottit avec son chien, sous une couverture qu'il avait apportée. Et ils se couchèrent l'un contre l'autre, l'homme et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jusqu'aux moelles cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de visions, les membres secoués de frissons. Le jour allait paraître quand il se releva. Ses jambes étaient raidies comme des barres de fer, son âme faible à le faire crier d'angoisse, son coeur palpitant à le laisser choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un bruit quelconque.

Il pensa soudain qu'il allait aussi mourir de froid dans cette solitude, et l'épouvante de cette mort, fouettant son énergie, réveilla sa vigueur.

Il descendit maintenant vers l'auberge, tombant, se relevant, suivi de loin par Sam, qui boitait sur trois pattes. Ils atteignirent Schwarenbach seulement vers quatre heures de l'après-midi. La maison était vide. Le jeune homme fit du feu, mangea et s'endormit, tellement abruti qu'il ne pensait plus à rien.

Il dormit longtemps, très longtemps, d'un sommeil invincible. Mais soudain, une voix, un cri, un nom: "Ulrich", secoua son en-

gourdissement profond et le fit se dresser. Avait-il rêvé? Était-ce un de ces appels bizarres qui traversent les rêves des âmes inquiètes? Non, il l'entendait encore, ce cri vibrant, entré dans son oreille et resté dans sa chair jusqu'au bout de ses doigts nerveux. Certes, on avait crié; on avait appelé: "Ulrich!" Quelqu'un était là, près de la maison. Il n'en pouvait douter. Il ouvrit donc la porte et hurla: "C'est toi, Gaspard!" de toute la puissance de sa gorge.

Rien ne répondit; aucun son, aucun murmure, aucun gémissement, rien! Il faisait nuit. La neige était blême.

Le vent s'était levé, le vent glacé qui brise les pierres et ne laisse rien de vivant sur ces hauteurs abandonnées. Il passait par souffles brusques plus desséchants et plus mortels que le vent de feu du désert. Ulrich, de nouveau, cria: "Gaspard!" — Gaspard! — Gaspard!

Puis il attendit. Tout demeura muet sur la montagne! Alors, une épouvante le secoua jusqu'aux os. D'un bond il rentra dans l'auberge, ferma la porte et poussa les verrous; puis il tomba grelottant sur une chaise, certain qu'il venait d'être appelé par son camarade au moment où il rendait l'esprit.

De cela, il était sûr, comme on est sûr de vivre ou de manger du pain. Le vieux Gaspard Hari avait agonisé pendant deux jours et trois nuits quelque part, dans un trou, dans un de ces profonds ravins immaculés dont la blancheur est plus sinistre que les ténèbres des souterrains. Il avait agonisé pendant deux jours et trois nuits, et il venait de mourir tout à l'heure en pensant à son compagnon. Et son âme, à peine libre, s'était envolée vers l'auberge où dormait Ulrich, et elle l'avait appelé de par la vertu mystérieuse et terrible qu'ont les âmes des morts de hanter les vivants. Elle avait crié, cette âme sans voix, dans l'âme accablée du dormeur; elle avait crié son adieu dernier, ou son reproche, ou sa malediction sur l'homme qui n'avait point assez cherché.

Et Ulrich la sentait là, tout près, derrière le mur, derrière la porte qu'il venait de refermer. Elle rôdait, comme un oiseau de nuit qui frôle de ses plumes une fenêtre éclairée; et le jeune homme éperdu était prêt à hurler d'horreur. Il voulait s'enfuir et n'avait point et

n'oserait plus désormais, car le fantôme resterait là, jour et nuit, autour de l'auberge, tant que le corps du vieux guide n'aurait pas été retrouvé et déposé dans la terre bénite d'un cimetière.

Le jour vint et Kunzi reprit un peu d'assurance au retour brillant du soleil. Il prépara son repas, fit la soupe de son chien, puis il demeura sur une chaise, immobile, le coeur torturé, pensant au vieux couché sur la neige.

Puis, dès que la nuit recouvrit la montagne, des terreurs nouvelles l'assaillirent. Il marchait maintenant dans la cuisine noire, éclairée à peine par la flamme d'une chandelle, il marchait d'un bout à l'autre de la pièce, à grands pas, écoutant... écoutant si le cri effrayant de l'autre nuit n'allait pas encore traverser le silence morne du dehors. Et il se sentait seul, le misérable, comme aucun homme n'avait jamais été seul! Il était seul dans cet immense désert de neige, à deux milles mètres au-dessus de la terre habitée, au-dessus de la vie qui s'agite, bruit et palpite, seul dans le ciel glacé! Une envie folle le tenaillait de se sauver n'importe où, n'importe comment, de descendre à Loèche en se jetant dans l'abîme; mais il n'osait seulement pas ouvrir la porte, sûr que l'autre, le mort, lui barrerait la route, pour ne pas rester seul non plus là-haut.

Vers minuit, las de marcher, accablé d'angoisse et de peur, il s'assoupit enfin sur une chaise, car il redoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain, le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si suraigu qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba sur le dos avec son siège. Sam, réveillé par le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens effrayés, et il tourna autour du logis cherchant d'où venait le danger.

Parvenu près de la porte, il flaira dessous, soufflant et reniflant avec force, le poil hérissé, la queue droite et grognant. Kunzi, éperdu, s'était levé et, tenant par un pied sa chaise, il cria: "N'entre pas, n'entre pas, n'entre pas ou je te tue!" Et le chien, excité par cette menace, aboyait avec fureur contre l'invisible ennemi que défiait la voix de son maître.

Sam, peu à peu, se calma et revint s'étendre auprès du foyer, mais il demeura inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ses crocs.

Ulrich, à son tour, reprit ses sens, mais comme il se sentait défaillir de terreur, il alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dans le buffet, et il en but, coup sur coup, plusieurs verres. Ses idées devenaient vagues; son courage s'affaiblissait; une fièvre de feu glissait dans ses veines.

(A suivre)



VOUS SOUVIENT-IL?

C'était facile avant la guerre, quand vous désiriez un automobile, une glacière électrique, un poêle, une lessiveuse, un aspirateur ou toute autre chose semblable, de les commander pour les avoir aussitôt.

Eh bien, il n'y en a plus maintenant. La guerre avant tout. C'est ce qu'on nous dit quand nous voulons des tramways et des autobus. C'est bien le cas, il n'y en a plus. Oui, nous avons à affronter ce problème également.

Les autobus et les tramways sont comme les marchandises rationnées. Le gouvernement mesure l'emploi des véhicules de transport à la lumière des besoins des fabrications de guerre. C'est dire qu'on limite la fabrication de tramways et d'autobus. Comme résultat, les services de transport sont inadéquats et la circulation aux heures d'affluence a atteint un point qui excède la capacité des tramways et autobus disponibles. L'on n'a pu obtenir que 17 pour cent de matériel roulant de plus qu'en 1938 alors que le nombre de voyageurs s'est accru de 73 pour cent.

A moins de nécessité absolue, veuillez ne pas voyager entre 7.30 et 9.30 du matin et entre 4.30 et 6.30 du soir, parce que ceux qui se rendent à leurs occupations quotidiennement, un nombre beaucoup plus considérable à cause de la guerre, doivent le faire durant les heures d'affluence.

La COMPAGNIE des TRAMWAYS de MONTRÉAL

7A-45

VIENT DE PARAITRE LE FLEUVE DU FEU par FRANÇOIS MAURIAC aussi poignant que "Le Désert de l'amour" \$1.25 l'exemplaire \$1.35 par la poste EN VENTE PARTOUT Société des Éditions Pascal 60 ouest, rue St-Jacques (802) - Montréal



Une scène de "CASANOVA BROWN", mettant en vedette Gary Cooper, au Palace.

# De nouveau, le grand MALCUZYNSKI

Devant la foule de musicophiles, — les uns fervents admirateurs de Malcuzyński depuis ses récitals de l'an dernier, les autres impatientes de connaître enfin ce disciple de Paderewski — s'ouvre enfin le rideau de la vaste scène. Horreur! Est-ce là l'atmosphère qui convient au récital d'un maître: une lumière fulgurante au lieu de la douce pénombre nécessaire au recueillement de l'artiste; et un vil décor rose et blanc digne des scènes de concerts, là où il faudrait quelques draperies sobres et simples de lignes.

Mince, élégant, ses cheveux lisses rejetés vers l'arrière, et dégageant bien son large front, Witold Malcuzyński entre simplement sur la scène et s'incline vers nous. Il semble indifférent au vaste auditoire et se tourne vers nous, en s'essayant au piano, comme si quelques amis intimes, seuls, étaient venus l'entendre.

Il entame aussitôt le prélude, chorale et fugue de Franck. Cette pièce, jouée avec dextérité, émeut peu l'auditoire. Malcuzyński aussi reste calme: il ne semble jouer d'abord que pour faire valoir la souplesse de ses longs doigts, la seule technique de son jeu. Par un brio de notes successives, il resserre cette intimité des premiers moments.

Les auditeurs applaudissent, devant déjà la force de cet homme, mais en attendant la confirmation. Puis, les grandes mains blanches recommencent leur course sur le clavier. Cette fois, ce ne sont plus que des notes. Forts et prenans viennent vers nous les arpegges de l'Appassionata de Beethoven. Malcuzyński reste calme, son corps s'inclinant à peine. Mais les yeux sont tout sur le clavier, rivés sur ces doigts qui s'impriment d'abord doucement sur chaque note, les caressant pour en faire sortir tous les échos de la passion naissante. Le jeu devient plus vif: c'est toute la main qui vit maintenant; elle devient nerveuse, vibrant longtemps sur une même note, comme pour lui donner plus de profondeur, et d'ardeur mal dissimulée.

Toute la salle vit maintenant d'un jeu d'ondes: des doigts aux yeux, des notes aux oreilles, et quand Malcuzyński se lève pour dominer cet auditoire qu'il a subjugué, c'est le tonnerre d'applaudissement de toutes ces âmes conquises.

Puis, le pianiste redevient indifférent, se reposant de l'effort qu'il vient de donner. Debussy et Szymanowski passent, sans flamme, mais maintenant le contact entre l'artiste et nous.

Et tout recommence à vibrer: Malcuzyński joue Chopin. Les doigts ne touchent plus que discrètement le clavier, par crainte d'irriter un objet sensible, devenu humain et laissant échapper tout son romantisme. Le pianiste, enfin, s'émeut: tout le buste suit le mouvement des mains dans un rythme parfait et harmonieux. Les notes deviennent plus pressantes, augmentent en volume et couvrent la salle, voulant l'enflammer. C'est la Polonaise. Malcuzyński vit avec le piano: le calme de l'homme est complètement disparu et c'est l'artiste qui bat triomphalement la marche patriotique jusqu'à l'apogée final.

Et c'est le triomphe. Oubliés les mauvais décor, et l'éclat détestable des lumières. Seul demeure le maître, toujours digne, toujours élégant, mais jamais plus l'inconnu des premiers instants. Malcuzyński nous a dévoilé toute la puissance de son âme d'artiste, et c'est cette révélation inoubliable que nous emportons avec nous. André ROBERT

## ORPHEUM "La Famille Stoddard"

"La Famille Stoddard", version française du film "Adam Had Four Sons", débutera vendredi au cinéma Orpheum. Susan Hayward, Fay Wray, Helen Westley, Richard Denning, Johnny Downs et Robert Saw, sont en vedette dans cette pellicule qui plaira aux cinéphiles les plus difficiles par le charme qui s'en dégage. Ingrid Bergman et Warner Baxter occupent le premier plan du film. Baxter incarne le rôle du père de quatre fils qu'il dirige dans la vie, dans leurs amours, dans leur service militaire et en maints autres domaines. Ce film est basé sur la nouvelle à succès, "Legacy" de Charles Bonner.

On aimera passer quelques heures avec cette famille étonnante; on sortira du cinéma rafraîchi par les beaux traits de vie familiale qui y abondent.

## PRINCESS "Sweet And Low Down"

"Sweet and Low Down" avec l'orchestre de Benny Goodman, Linda Darnell, Lynn Bari et Jack Oakie prendra l'affiche vendredi au cinéma Princess. Il s'agit bien entendu d'un brillant film musical où les amateurs de musique moderne pourront s'en donner à cœur joie. Archie Mayo a dirigé cette pellicule pleine de vie. Lynn Bari joue le rôle de la chanteuse de l'orchestre, avec un orio peu commun.

Le second film au programme sera "In the Meantime Darling", avec Jeanne Crain, Frank Latimore, Eugène Pallette, Mary Nash, Stanley Prager et Gale Robbins. Il s'agit d'une comédie légère qui plaira aux plus difficiles.

### VOUS POUVEZ

nous désigner, soit comme seul exécuteur testamentaire, soit conjointement à une autre personne de votre choix.

Que nous agissions seul, ou bien en tant que co-exécuteur, nous suivrons fidèlement vos instructions, de façon avantagée et économique.

Lorsque vous préparez votre testament, rappelez à votre avocat ou à votre notaire de nous désigner pour exécuteur testamentaire et administrateur. Nous garantirons le testament dans nos coffres, à titre gracieux.

F. G. Donaham  
Président et  
Gérant Général  
Morris W. Wilson  
Vice-Président  
Gordon W.  
MacDougall, C.R.  
Vice-Président

### MONTREAL TRUST COMPANY

511 PLACE D'ARMES, MONTREAL

HALIFAX WINNIPEG EDMONTON TORONTO VANCOUVER  
ST-JEAN, TERRE-NEVE LONDON, AMSTERDAM NASSAU, BARBAMAS

# LE TORRENT

par Ernest Pallascio-Morin

Anton avait le regard de ses meilleurs jours! Ses yeux troublaient l'âme timide de la frêle Sylvia. Mais quand on sait que l'on s'aime et que cela devient plus certain que le ciel qui brille dans la beauté du jour et plus vrai que la nuit qui vient, on ne s'effraie point et l'on commence à désirer! Anton aimait de toute la sincérité de son âme ardente et aussi de toute la force implacable de sa jeune nature. Il avait saisi de ses bras puissants le corps défaillant de Sylvia. — Il la portait maintenant à travers le sentier, sous les vertes ramures, et d'un pas décidé, il marchait vers la lumière du soleil filtrant, ici et là, pour lier tout à coup ses doigts au sein de la clairière. Les cheveux dorés de la jeune fille caressaient au passage la tête des violettes.

Sylvia était aimée! — Son cœur battait sous les muscles d'acier qui la retenaient, prisonnière libre, au destin mystérieux s'offrant à sa vie! Anton la déposa enfin sur un coussin de mousse que le soleil inondait comme le point d'arrêt dans la clairière. — La lumière arrivait maintenant à profusion et non seulement elle éclairait les deux corps jeunes et beaux, mais elle semblait les inviter, irrésistiblement, à entrer dans la forêt troublante. Autour d'eux, les arbres, étalant la beauté de leurs bras chargés de vert feuillage. Au-dessus d'eux, un ciel palpitant d'émotion, immensément bleu, si près de leur amour, si loin de leurs désirs encore imprécis. Au pied de Sylvia, l'effleurant presque, l'eau d'un ruisseau — enfant perdu du grand torrent qui déferle dans la montagne — dans lequel les cheveux de la jeune fille taquinaient le dos d'un poisson égaré.

Anton regarde la pâle Sylvia. Elle est muette et ravie. Son souffle est là, tout près de la joue de son aimé. Leurs regards se rencontrent.

La forêt frémit! Au loin, tout au loin, le torrent charrie la glaise et des parcelles de roc. Son bruit s'entend à travers les chorals inconnus. Sylvia tremble! Anton la rassure. Il connaît ce coin de solitude. Il en décrit l'image, le site, la curiosité, avec une indicible ferveur. Serrant la petite main nerveuse de l'aimée dans sa main de géant, il monte vers les régions plus opaques et plus fraîches de la forêt. La docilité de la jeune fille ne traduit pas l'absence de crainte. Elle est plutôt le fruit d'un appel inconscient qu'elle subit avec émotion.

Anton escalade les sentiers montants et quand la petite n'a plus de courage ou de force, il l'arrache du sol et la porte sur ses épaules musclées.

Le torrent — dont on entend le bruit infernal répété à l'infini par l'écho du bois — apparaît soudain dans toute sa magique splendeur. —

L'eau jaillit des rochers, tombe, éclate, et retombe plus loin en mille jeux et mille lumières, dont les couleurs se marient au vert, au bleu, au gris, au beige, au rouge de la forêt et se lance dans une course folle à travers les arbres et les taillis. Ce torrent en pleine forêt a-t-il surgi de la main des dieux?

Anton vient d'attirer Sylvia auprès d'un grand bassin naturel dans lequel le torrent s'apaise un instant pour reprendre, vingt pieds plus bas, son inqualifiable courroux. L'eau est douce et bleue dans ce bassin.

Elle ressemble à un vaste miroir. Sylvia y projette lentement son visage et voit dans les reflets de l'eau celui de Anton dont les yeux sont fixés sur sa blonde chevelure. Mais quel dénon, quel magicien de malheur a touché cette eau ensorcelée! Ce ne sont plus leurs visages qui s'épousent dans les reflets dessinés par la brise. Ce ne sont plus leurs yeux dans lesquels naissaient le même désir! Ce ne sont plus leurs mains qui se tenaient serrées dans un même serment!

Horreur! L'eau a vaincu l'amour et reflète les visages tragiques des deux amants comme ils seront dans vingt ans d'ici. — Anton a cessé d'aimer Sylvia. Les reflets de l'eau l'enlèvent comme une boisson perfide.

Ses yeux sont chargés de colère et ses mains crispées ont saisi la gorge de celle qu'il aimait. — Et dans l'eau, dans cette même eau enchantée, il tient la tête blonde, si blonde, de celle qui se noie!

S'arrachant à ce rêve invraisemblable, Anton et Sylvia, se lèvent et se lancent vers la forêt où ils se retrouvent enfin dans la lumière qui les avait tout d'abord attirés. — Leurs yeux se rencontrent pour la dernière fois. Ils comprennent qu'ils doivent s'aimer sans jamais unir leur destin. Le monde compte une histoire d'amour de plus... qui n'aura pas été vécue. Anton et Sylvia, silencieux, se tiennent encore un peu de temps dans la lumière enchanteresse. — Ils veulent en absorber tous les rayons. Puis, l'adieu meurt sur leurs lèvres et ils reviennent vers des sentiers passibles où le chant des oiseaux remplace les éclats bruyants du torrent manique.

A pas lents, ils descendent vers la clairière. — A mesure qu'ils avancent maintenant, la lumière s'estompe et disparaît. — C'était une lumière trompeuse qu'ils laissaient derrière eux. Ils ne marchaient plus la main dans la main, mais ils s'en allaient — sans déchirement — vers un Destin nouveau.

Ernest PALLASCIO-MORIN.



BLANCHETTE BRUNOY et ANNIE DUCAUX dans le film "L'Empreinte du Dieu", dès samedi au Saint-Denis.

**AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE**  
AVIS est par les présentes donné que Helen Louise Clark, de la cité de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son mari, Wheatley Lorne Leet, gérant de la cité de Montréal, dans la Province de Québec, pour cause d'adultère et abandon.

Daté à Montréal, ce 8 janvier 1945.  
MAX BERNFELD, C.R.,  
1117 rue Ste-Catherine Ouest,  
Montréal.

**AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE**  
AVIS est par les présentes donné que DAME MARY WINIFRED JOYCE DICK, de la Cité et District de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à la suivante session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son mari, PARRISH DUNFORD, chef de bureau de la Cité et District de Montréal, dans la Province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 16ième jour de décembre 1944.  
SAMUEL MOSKOVITCH,  
Procureur de la requérante,  
423 rue Mayor, suite 2,  
Montréal, Qué.

**AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE**  
AVIS est par les présentes donné que SARAH SILVERSTONE MICHELIN, de la Cité de Montréal, district de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux CHARLES MICHELIN, chauffeur de taxi, de la dite Cité de Montréal, pour cause d'adultère et de désertion.

Daté à Montréal, dans la Province de Québec, ce 1er jour de décembre 1944.  
MANUEL A MENDELL,  
Procureur de la requérante,  
159 ouest, rue Craig,  
Montréal, Qué.

**AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE**  
AVIS est par les présentes donné que Sarah Silverstone Michelin, de la Cité de Montréal, district de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux CHARLES MICHELIN, chauffeur de taxi, de la dite Cité de Montréal, pour cause d'adultère et de désertion.

Daté à Montréal, dans la Province de Québec, ce 1er jour de décembre 1944.  
MANUEL A MENDELL,  
Procureur de la requérante,  
159 ouest, rue Craig,  
Montréal, Qué.

**AVIS PUBLIC** est par la présente donné que le 16ième jour de mars, 1945, à dix heures de l'après-midi, au palais de justice, à Montréal, Dame Selma Marguerite Ellman, épouse de Lazar Marguerite Ellman, gère, et se dit Lazar Marguerite, dans le but d'autoriser son époux, tous deux de la cité de Westmount, district de Montréal, s'adresseront par requête à l'un des juges de la Cour supérieure, siégeant pour le district de Montréal en chambre, pour obtenir des lettres de vérification constatant à qui a été dévolue la succession de feu Rachel (Rosa) Ellman, veuve de feu Adolph Bernhardt, en son vivant de la cité de Westmount, district de Montréal, et la part de chaque héritier en celle-ci.

Montréal, le 15 janvier 1945.  
PHILLIPS, SPERBER  
& BLOOMFIELD,  
Procureurs du requérant,  
107 ouest, rue Craig,  
Montréal, P.Q.  
Plateau 8577.

## À L'AFFICHE

**MONTREAL**  
CAPITOL: "Abroad With Two Yanks" — "Dancing In Manhattan".  
IMPERIAL: "Bride My Mistake" — "Marine Raiders".  
LOEW'S: "The Princess And The Pirate".  
ORPHEUM: "La Famille Stoddard".  
PALACE: "Casanova Brown".  
PRINCESS: "Sweet And Low Down" — In The Meantime Darling".  
ST-DENIS: "Chambre 13" — "L'Empreinte du Dieu".  
ELECTRA: jusqu'à vend: "Life Of A Bengal Lancer" — "Dixie"; sam. à mar: "The Devil's Pipeline" — "Oh What A Night" — "Git Along Little Dogie".

**QUEBEC**  
CANADIEN: "Le Roi des Galéjurs" — "Les Musiciens du Ciel".  
CINEMA DE PARIS: "L'Equipage" — "Vidéoq".  
**SHERBROOKE**  
CINEMA DE PARIS: "Le Jour se Leve" — "Menaces".  
**TROIS-RIVIERES**  
CINEMA DE PARIS: "L'Intrigante" — "Toi que j'adore".  
**THEATRES ET CONCERTS**  
ARCADE: France-Film présente: "SON PERE" semaine du 26 janvier.  
ST-DENIS: France-Film présente: "LES COSAQUES DU DON", les 26 et 26 fév.

### Magnifique programme du concert de Noël Brunet au Plateau

Voici le programme de toute première qualité qu'interprétera Noël Brunet, éminent violoniste canadien, au Plateau, mardi soir prochain le 30 janvier:

Sonate No 7 — La majeure... Verrini  
Largo Cantabile  
Larghetto  
Allegro  
Largo  
Allegro Vivace

Rondo... Mozart-Kreisler

Concerto — Mi mineur... Mendelssohn  
Allegro molto appassionato  
Andante  
Allegretto, non troppo

Danse slave No 1... Dvorak-Kreisler  
Variations... Corelli-Kreisler  
Contributions... Ernest Bloch  
Zéphir... Zeno Hubay  
Un peu triste... Josef Suk  
Burleska... Josef Suk

Au piano, le pianiste réputé: John Newmark.

### SAINT-DENIS "Chambre 13"

Les nouveautés se multiplient au Saint-Denis. La direction annonce en effet pour samedi la mise à l'affiche d'un autre film, récemment arrivé de France. Il s'agit de "Chambre 13" mettant en vedette Jules Berri, Josseline Gaeil, Vigan, Milly Nathis et surtout petit Bouton, un adolescent que on considère comme la révélation du cinéma français de la guerre.

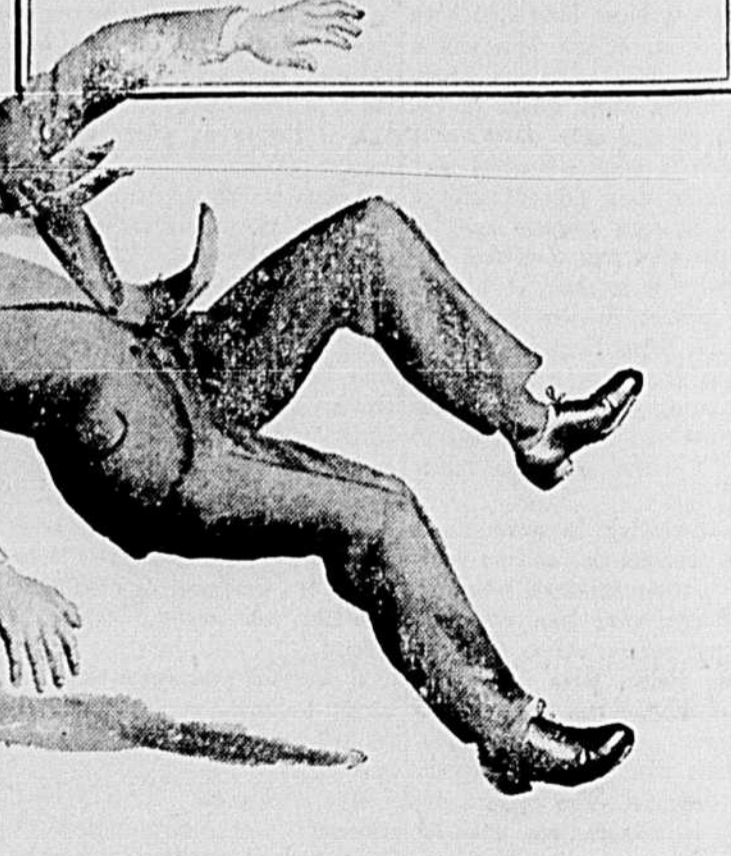
Le scénario de "Chambre 13" s'il est en quelques lignes abonde cependant en péripéties de tout genre à l'adolescent doué d'une voix remarquable est présenté par un directeur de cinéma. L'enfant n'acceptera un engagement que si on s'engage avec lui comme gérant un ave homme de pochard, son ami défunt. L'arrivée de l'enfant renouillé et de son manager toujours quelque peu "allumé" fait sensation à l'hôtel où, le même jour un vol important est commis. Naturellement les soupçons se portent sur les deux nouveaux arrivés qui à du mal à reconnaître maintenant sous leurs costumes neufs, on entendu l'auteur du vol sera masqué et l'avenir s'ouvrira plus brillante que jamais sous les pas d'un petit chanteur et de son loufoque gérant.

### CAPITOL "Abroad With Two Yanks"

"Abroad With Two Yanks", prendra l'affiche vendredi au Capitol. William Bendix et Dennis O'Keefe tiennent le rôle de deux soldats en congé en Australie; leurs efforts variés et multiples pour se surpasser l'un l'autre aux yeux d'une jeune et jolie blonde, Helen Walker, créent des situations du plus haut comique.

De la musique gaie, des situations hilarantes et de nombreuses chansons assurent un grand succès à cette production d'Edward Small. La distribution comprend aussi John Loder, Janet Lambert et George Cleveland. Le film a été dirigé par Allan Dwan.

### Un autre compte de médecin à payer!



Pauvre Georges...  
Une mauvaise chute, direz-vous? Oui, douloureuse... et coûteuse aussi... car il y aura probablement des frais de médecin.

Chaque jour, la Banque Royale du Canada consent des prêts pour payer des comptes de médecins ou d'hôpitaux, ou pour répondre à certains besoins d'argent qui se présentent inopinément. De tels prêts personnels, pour gros ou petits montants, sont faciles à obtenir. Vous les remboursez à votre convenance, par versements répartis sur douze, dix-huit ou vingt-quatre mois.

### LA BANQUE ROYALE DU CANADA

39 succursales à votre service à Montréal et district.

A LA SCENE DE L'ARCADE



M. MARCEL CHABRIER, en vedette dans la comédie dramatique "Son Père" de Guinon et Bouchinet, à l'affiche dès vendredi soir, au théâtre Arcade.

ANNIVERSAIRE CINÉMATOGRAPHIQUE

La Famous Players Canadian Corporation a vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans... un quart de siècle! Cela nous reporte aux temps héroïques du cinéma! En 1920, la Famous Players Lasky Corporation était l'une des compagnies de production qui dominaient Hollywood et l'une de leurs plus grandes vedettes, celle peut-être qui avait le plus de vogue auprès du public, était l'artiste de naissance canadienne Mary Pickford. Le droit de distribuer les films réalisés par cette compagnie était alors de la plus haute importance. Cette année-là, en 1920, feu N. L. Nathanson et ses associés, J. P. Bickell, de Toronto, J. P. Tudhope, d'Orillia, W. J. Sheppard, de Waubashene, et W. D. Ross, de Toronto, obtenaient de la Famous Players Lasky les droits pour le Canada. Le 23 janvier 1920, était accordé une charte à la Famous Players Canadian Corporation Limited. Le nom de la nouvelle compagnie s'inspirait de celui de la compagnie productrice. Déjà, par le passé, M. Nathanson s'était intéressé à l'industrie cinématographique au Canada, en ce qui concerne la distribution des films. En 1916, lui et ses associés avaient acheté le Majestic, vieux théâtre de Toronto consacré au mélodrame, et l'avaient reconstruit, en faisant le Régent, l'une des plus belles salles de projection cinématographique du Canada. La compagnie incorporée en 1920 était intéressée dans les théâtres de la Paramount Theatres Limited, qui comprenait les établissements suivants: le théâtre Regent, à Galt; le théâtre Regent, à Guelph; le théâtre Strand, à Kingston; le théâtre Strand, à Ottawa; les théâtres Teck, Family, King George, Garden et Alhambra, à Toronto; le théâtre Savoy, à Hamilton, et le théâtre Royal, à Port Hope. La B. C. Paramount Theatres Limited possédait les théâtres Dominion, à Vancouver, Victoria et Nanaimo, et le théâtre Rex, à Revelstoke. La Famous Players acheta également les théâtres Broadway, à Vancouver, et Strand et Regent, à Toronto. De ces dix-huit théâtres qu'elle possédait d'abord, l'organisation de la Famous Players s'étendit à travers tout le Canada, d'un océan à l'autre. La Famous Players exploite maintenant, avec ses associés, 311 théâtres au Canada et à Terre-Neuve. Aujourd'hui, la Famous Players paie annuellement à des Canadiens la somme de \$6,000,000 en salaires, et elle a payé en impôt, l'année dernière, la somme de \$10,000,000. La Famous Players et les théâtres associés procurent chaque semaine des distractions à plus de 2,000,000 de Canadiens. C'est là un résultat remarquable que nous tenions à signaler.

La Saison à Montréal

"L'Homme Enchaîné" de Bourdet et "Le Bonheur du Jour" de Guiraud, à l'Arcade — L'Orchestre Symphonique de Toronto et Jean Dansereau au Saint-Denis — "Le Roi Vagabond" aux Variétés Lyriques — Le Quatuor McGill reprend ses concerts — A propos de "Madeleine et Pierre".

Les amateurs de théâtre et de musique n'ont pas à se plaindre, à Montréal, cette saison. Grâce à France-Film, nous avons une saison régulière de comédie française, et la vaillante troupe de l'Arcade se dépense sans compter pour nous donner chaque semaine un spectacle bien balancé, proprement présenté.

Après une courte relâche, l'Arcade a repris la série de ses représentations avec "L'Homme Enchaîné" d'Edouard Bourdet.

Dans "L'Homme Enchaîné", s'affirme la maîtrise et le solide métier de l'auteur. Comme ces 3 actes sont humains et vrais! C'est l'amour qui a enchaîné le héros, Philippe Darthez. Il a volé la femme d'un ami, et ce dernier n'en a jamais rien su. Trois ans plus tard Philippe, désespéré, est devenu l'esclave d'une femme trop riche, mais il ne désespère pas de vaincre à nouveau la résistance de son unique amour. Mais cette femme n'est plus libre; elle s'est reprise en épousant Verdier. Philippe ne pourra rien contre le bonheur. Mais un cruel destin n'évitera pas à Verdier la révélation du passé de sa femme, et les deux amis devront un jour s'expliquer.

La belle et sincère artiste qu'est Mlle Antoinette Giroux a joué avec beaucoup de naturel, d'intelligence et d'émotion. A ses côtés, M. Marcel Journet a donné l'une de ses meilleures interprétations de la saison, montrant une grande diversité de moyens et passant avec souplesse d'une situation à l'autre. Dans une scène extrêmement difficile, Mlle Madeleine Davis s'est taillé un magnifique succès. Cependant, c'est peut-être encore à M. Roger Garceau qu'il faut nos préférences, car son personnage est en quelque sorte le pivot de la pièce et il s'est acquitté tout à son honneur de ce rôle particulièrement ardu. Il faut encore signaler le beau travail de Mme Elisa Gareau.

"Le Bonheur du Jour", d'Edmond Guiraud, est une bien jolie pièce. Et, comme beaucoup d'œuvres de valeur, elle est toute simple dans sa conception: Un jeune aviateur revient de la guerre. Il a toujours idolâtré une mère belle et brillante, méprisant peut-être un peu le professeur effacé, son brave homme de père. Mais, tandis que dans le vieux bahut, il retrouvera ses jouets d'enfants, précieusement conservés par cet homme qui étouffait de tendresse, il ne trouvera dans le meuble élégant, dans le "bonheur du jour", que des lettres lui révélant la faute de sa mère. Il n'est pas le fils du docteur Plessiers, qui l'a entouré de tant d'amour... En quel style prenant, avec quelle puissance d'émotion Guiraud a-t-il su développer cette si simple intrigue!

Une interprétation de belle qualité a rendu justice à cette pièce où les sentiments et les idées se mêlent avec beaucoup d'art. Nous n'avons pu, encore une fois, nous empêcher d'admirer l'étonnante habileté de M. Marcel Chabrier à se transformer, à abandonner sa personnalité pour se mettre littéralement dans la peau d'un autre. Je suis tout à fait d'accord avec ce confrère qui écrivait que M. Chabrier s'est taillé dans "Le Bonheur du Jour" un succès plus vif encore que dans "Les Affaires sont les Affaires". Son Lechat était un chef-d'œuvre de composition; son docteur Plessiers en est un autre.

Mme Jeanne Demons a, de son côté, donné une remarquable interprétation du rôle de l'épouse coupable, de la mère douloureuse. M. Noël de Tilly a joué avec une belle sobriété. Mlle Annette Ledere, dont nous saluons avec plaisir le retour à Montréal après son succès de "Chiffonnet", a donné une preuve nouvelle de son talent fait de naturel et de charme.

Le public montréalais a fait un accueil non peut plus chaleureux à l'Orchestre Symphonique de Toronto qui donnait au Saint-Denis, le 12 janvier dernier, son premier concert en notre ville. Et les applaudissements prodigés à l'orchestre dirigé par sir Ernest MacMillan étaient tout à fait justifiés, car c'est là un instrument admirable, un ensemble d'une belle homogénéité. Le vocabulaire étant restreint pour exprimer les qualités d'un orchestre, on nous permettra de citer notre confrère, M. Marcel Valois, de la "Presse":

L'orchestre est bien équilibré et parfaitement discipliné. Ses cordes nombreuses ont de la chaleur, de l'éloquence et de la finesse; les bois ont à la fois de la plénitude et de la délicatesse, tandis que les cuivres sont chauds et éclatent rarement.

La Première Symphonie de Brahms était l'œuvre au programme la mieux faite pour nous permettre de juger du mérite de l'orchestre. Et ce fut, en effet, la pièce la mieux rendue. Elle nous est apparue majestueuse sans lourdeur, pleine d'une vie large et généreuse. C'est là une de ces compositions que l'on apprend à aimer, et que l'on goûte mieux chaque fois qu'on l'entend interpréter de façon remarquable. Elle a connu auprès du public du Saint-Denis tout le succès qu'elle mérite.

Le grand pianiste canadien-français Jean Dansereau, à notre sens l'un des plus fidèles interprètes de Chopin, était le soliste au concert dirigé par sir Ernest. Et c'est une œuvre de Chopin, précisément, qu'il a donnée: le Concerto en fa mineur. On imagine difficilement une interprétation qui allie plus de charme, de clarté, de passion. Le public a fait une ovation à M. Dansereau qui, en rappel, a joué une des valse les plus connues et les mieux aimées de Chopin.

En plus de ces grandes œuvres, l'orchestre a également exécuté l'ouverture de "Don Juan" de Mozart et l'"Apprenti Sorcier" de Paul Dukas. L'une et l'autre pièce ont été d'agréables prétextes à virtuosité.

Pour se rendre aux applaudissements de l'auditoire, sir Ernest MacMillan a donné un rappel: la Danse Hongroise no 5 de Brahms. Cette œuvre populaire a été rendue de façon magistrale et a soulevé de nouveaux applaudissements. Sir Ernest a ensuite remercié, en français et en anglais, le public montréalais du bel accueil fait à l'orchestre de Toronto, dont tous les membres ont paru touchés de la sympathie qui leur était si manifestement manifestée.

"The Vagabond King" est l'une des plus jolies opérettes de Rudolph Friml. Le sujet, tout invraisemblable qu'il soit, ne laisse pas d'être plaisant, et la musique est extrêmement agréable, la partition comportant plusieurs des airs les plus réussis du compositeur. Les co-directeurs des Variétés Lyriques, MM. Daunais et Goulet, ont donc été bien inspirés en mettant à l'affiche la version française de cette œuvre, qui n'avait pas été donnée à Montréal depuis

la mort de la Société Canadienne d'Opérette.

Le poète Villon appartient à la légende presque autant qu'à l'histoire. De sa vie, l'on ne sait avec certitude qu'une chose: c'est qu'elle fut fertile en aventures. Des périodes entières demeurent dans l'obscurité la plus complète. Le peu qu'on sait permet donc à la fantaisie de s'exercer sans vergogne, et l'on ne compte plus les aventures plaisantes prêtées à Villon. C'est Rabelais lui-même qui a commencé en rapportant, dans les hauts faits de Pantagruel, une réplique assez salée du poète parisien au roi d'Angleterre, à la cour de qui il avait été recueilli après avoir été exilé de France. Depuis, une foule d'auteurs ont donné libre cours à leur imagination pour enrichir le trésor de la légende villonnaise. Mais nous ne croyons pas que personne, jamais, ait pris telle licence que les librettistes américains de "Vagabond King"! Avec la légende de Villon et le livret de la vieille opérette d'Adolphe Adam, "Si j'étais roi", ils ont fabriqué une affabulation assez étonnante, mais qui a tout à fait sa place à l'opérette.

Villon aime Catherine de Vaucelles qu'il aperçut de loin et à laquelle il adresse des vers enflammés d'amour. Cependant, le roi aussi marque un intérêt tout particulier à cette belle et noble dame de la cour, mais marié et désespérant de gagner le cœur de Catherine, il promet à Villon de la lui donner pour femme, si le poète parvient à s'en faire aimer. Il devra gagner ce cœur en vingt-quatre heures, pendant lesquelles, le roi confie à ce vagabond le pouvoir royal; si Villon échoue, il subira la peine de mort. Jusqu'au dernier instant, en dépit de son courage et de sa vaillance, Villon désespère de réussir, en raison de sa basse origine, mais comme il monte à la potence, Catherine de Vaucelles se présente, lui déclare son amour devant tous et demande à l'épouser sur le champ, Villon demande du vin et des réjouissances pour le "bon peuple de Paris".

En Villon, M. Lionel Daunais a donné une interprétation pleine de brio, de fantaisie du meilleur aloi. Cet artiste a de l'allure; il joue avec souplesse et il dit avec esprit, en plus de chanter avec un solide métier. Dans le rôle de Louis XI, M. Jean-Pierre Masson, jeune comédien de beaucoup de talent, s'est révélé un remarquable acteur de composition.

Mlle Caro Lamoureux, qui en était à sa première apparition aux Variétés Lyriques, cette année, a prouvé, en Catherine de Vaucelles, qu'elle n'a rien perdu de son assurance en scène; elle sait jouer, elle sait chanter; avec elle, on est toujours assuré d'une solide interprétation. Aussi le public ne lui ménage-t-il pas sa faveur.

MM. Henri Poitras et Julien Lippé sont d'excellents comiques. Pourquoi gâtent-ils, par une charge, par une surcharge grotesque, une interprétation par ailleurs pleine de mérite? Pour obtenir quelques éclats de rire de plus, faut-il tomber dans le burlesque?

M. Paul Guévremont accomplit un beau travail, de même que MM. Georges Toupin et Robert Lussier.

Mlle Gaby Lefebvre a du charme, et peut-être du talent. Il lui reste à acquérir du métier. Mme Rose Rey-Duzil, elle, s'affirme une fois de plus dans un rôle secondaire.

M. Jean Goulet a dirigé l'orchestre avec son autorité coutumière.

La musique de chambre est la forme la plus pure sous laquelle on puisse goûter la musique. Il se trouve à Montréal de nombreux adeptes de ce genre sévère et dépourillé, mais combien parfait. On ne peut dire qu'ils aient été gâtés cette saison, car les concerts de musique de chambre ont été, à notre connaissance, fort rares. Enfin, grâce à la Société des Festivals de Montréal, le grand public connaîtra cet hiver une série de concerts par un quatuor à cordes excellent, le Quatuor McGill.

Le premier concert de cette série a été présenté vendredi soir dernier, 19 janvier, à l'hôtel Windsor. Ce fut une soirée des plus agréables.

Le Quatuor McGill se compose de M. Alexandre Brott, premier violon, de Mme Florence Hood, second violon, de M. Edwyn Sherrard, altiste, et de Mme Lotta Brott, violoncelle. L'artiste invité, vendredi, était M. Orlando Cole, violoncelliste du réputé Curtis String Quartet.

Le programme était des mieux choisis, et il a été interprété de façon absolument remarquable. Un Quatuor de Haydn et une troupe courte pièce de Glazounov, Préludium Fuge et Courante, composaient la première partie du programme. La seconde ne comportait qu'une œuvre, le très beau Quintet op. 163 de Schubert, interprété par M. Orlando Cole et le Quatuor McGill.

M. Cole est un grand artiste, et il a été fort bien secondé par le quatuor local. Il est des moments où les sons des cinq instruments se fondaient si bien, si complètement, que l'on eût cru n'entendre qu'un seul et merveilleux instrument, jouant à la perfection.

Le prochain concert du Quatuor McGill aura lieu le 9 février prochain, alors que le soliste sera M. Robert McBride, clarinettiste de renom.

Nous avons enfin assisté à une représentation de "Madeleine et Pierre". Et nous ne l'avons pas regretté. Il est trop rare que l'on nous donne des spectacles où la fantaisie la plus allée trouve sa place. Il n'y a guère que Fridolin qui, dans ses revues, nous ait parfois ouvert des fenêtres sur l'horizon enchanteur du rêve. Cela, M. André Audet l'a fait cette année. C'est une véritable féerie qu'il nous présente, et nous devons lui savoir gré d'avoir eu recours à un très grand peintre comme Peilan pour nous donner des décors d'une splendeur sans précédent.

Ici, une mise au point s'impose. Notre collaborateur, M. Gélinas, dans un article où d'ailleurs il n'a pas du tout fait de "Madeleine et Pierre" une critique ni un compte rendu, disait avoir retrouvé des souvenirs d'Ubu. Il a probablement été le seul dans ce cas. De toute façon, M. Audet n'y était pour rien, car il n'a pas encore trouvé l'occasion de lire Alfred Jarry et serait donc bien empêché de s'en inspirer... Quant aux "vers intacts" de Corneille que M. Gélinas disait avoir retrouvé dans "Madeleine et Pierre", si sa mémoire est et est plus fidèle, il eût constaté qu'il s'agissait bel et bien de parodies de ces vers, et une telle parodie est tout à fait de mise dans une œuvre fantaisiste. Enfin, M. Audet a voulu prêter à ses personnages un langage canadien, et nous ne saurions songer à l'en blâmer, car ce faisant, en somme, il n'a pas si mal servi la langue française.

Voilà un spectacle plein de fraîcheur dont nous garderons le plus agréable souvenir.

Eminent violoniste canadien en récital



NOEL BRUNET, l'un des violonistes canadiens les plus remarquables de l'heure donnera un récital, mardi soir prochain, le 30 janvier, à l'Auditorium du Plateau. Au piano, John Newmark.

Au théâtre ARCADE

Demain soir le rideau se lèvera à l'Arcade sur la comédie dramatique "Son Père" d'Albert Guinon et Alfred Bouchinet. Cette pièce a été demandée par un grand nombre d'habitues de l'Arcade et la direction de ce théâtre est heureuse de pouvoir se rendre au désir de sa clientèle.

"Son Père" est un drame extrêmement bien agencé. Les deux auteurs ont voulu étudier les ravages que peut causer la séparation des conjoints. Certes, le thème a été traité souvent au théâtre d'ailleurs, mais MM. Guinon et Bouchinet ont réussi à découvrir une perspective toute nouvelle et c'est ce qui donne à l'œuvre sa réelle originalité.

Lorsqu'après une absence de 20 ans Orsier revint en France il veut revoir sa fille Jeanne qu'il a quitté ainsi que sa mère à la suite d'un malheureux malentendu.

Jeanne ignore tout du passé de son père qui a force de tendresse, de bonté fera la conquête de son enfant. Mais Orsier pourra-t-il répéter le même exploit lorsqu'il s'agira de sa femme? LA est le est le drame et par un curieux retour des choses c'est Jean qui aidera au rapprochement de ses parents.

"Son Père" sera joué par une troupe excellente mettant en vedette Marcel Chabrier, Roger Garceau, Henri Letordal, Denis Drouin, Willie Fréchette, Jeanne Demons, Berthe Plante, jeune artiste qui fera ses débuts avec la troupe; Elisa Gareau et Denise Pelletier. On peut compter que de tels artistes défendront avec un beau souci professionnel les quatre actes de cette pièce fortement charpentée et d'une émotion véritable.

Grande tournée des Cosaques de Platoff

Dans presque toutes les grandes villes du monde on a entendu chanter et vu danser l'ensemble des Cosaques du Don du Général Platoff qui nous seront présentés pour la seconde fois le 25, 26 janvier, au théâtre Saint-Denis. Ces artistes en exil ont en effet donné plus de 4,000 concerts depuis quinze ans qu'ils voyagent à travers le monde, créant autant d'enthousiasme à Londonderry qu'à Capetown, à Singapour qu'à San Francisco.

Les Cosaques en sont à leur quatrième grande tournée d'Amérique. Ils furent présentés au public de ce continent lors de l'Exposition de San Francisco, au printemps de 1939.

Dirigé par Nicholas Kostoukoff, le cœur de ces vingt-sept voix d'hommes parfaitement harmonisées nous offrira un programme qui comporte des chansons de Cosaques, du folklore, des airs de guerre, des chants gypsies et enfin de la musique classique en des arrangements spéciaux.

PALACE

"Casanova Brown"

"Casanova Brown", tel est le film qui prendra l'affiche vendredi au cinéma Palace avec Gary Cooper et Teresa Wright dans les principaux rôles. Cette comédie tourne autour du mariage et les critiques américaines n'ont pas tari d'éloge en faveur du jeu de Cooper dans cette pellicule. L'action est extrêmement diversifiée. Le scénario est dû à la plume de Nunnally Johnson, tandis que Sam Wood a dirigé la production. Frank Morgan, Isabel Elston, Patricia Collings et Edmund Breon sont aussi de la distribution. Une partie de la scène se passe dans un hôpital de maternité. On rira aux larmes en face de certaines situations que la scénariste a semées dans ce film qui aura autant de succès au Canada qu'il en a obtenu aux Etats-Unis.

FRANCE-FILM présente

Jeu. Vend. 25-26 Jan. SAINT-DENIS



LES COSAQUES DU DON I. Un formidable orchestre de voix humaines. Des danses éblouissantes. BILLETS: \$1.00, \$1.50, \$2.00 plus taxes. En vente au St-Denis, Ed. Archambault et C. W. Lindsay. IMPRESARIO Canadian Concerts & Artists

Le Vrai Chez-Soi

Hôtel St-Regis

392, RUE SHERBOURNE RA. 4135 TORONTO

Advertisement for Bergman and Baxter at Orpheum.

Advertisement for William Bendix, Helen Walker, Dennis O'Keefe at Capitol.

Advertisement for Casanova Brown at Palace.

Advertisement for Benny Goodman and Linda Darnell at Sweet Low Down.

Advertisement for Bob Hope and The Princess and the Pirate at Loew's.

Pour récréer nos combattants

Montréal a été doté dernièrement d'une organisation magnifique; le Dépôt de Musique pour les Forces Armées ouvre ses portes au numéro 378 ouest, rue Notre-Dame. Le Dépôt de Musique a été fondé et sera dirigé par les jeunes filles de la Ligue de la Jeunesse Féminine. Le but de cette organisation est de recueillir tous les instruments de musique dont vous ne vous servez pas, tous ces vieux instruments que vous avez mis depuis longtemps au rancart et qui encombreront votre grenier ou votre cave. De concert avec le personnel de l'Armée, la Marine et l'Aviation, le Dépôt de

Musique remettra à neuf les vieux instruments qu'on lui confiera et les fera parvenir à nos combattants. Le piano qui vous embarrasserait pourrait égayer la caserne d'un régiment; le phonographe dont vous ne vous servez jamais pourrait apporter de la joie à l'équipage d'un de nos navires ou à quelques-uns de nos blessés en convalescence à l'hôpital. On accepte les disques vieux ou neufs, les guitares, mandolines, accordéons, etc. Le Dépôt de Musique enverra chercher vos colis et les objets recueillis seront distribués à ceux de nos soldats, marins et aviateurs qui en ont le plus besoin.

ST-DENIS

Advertisement for Jules Berry and Joseline Gael in 'Le Vagabond' at St-Denis.

AU PLATEAU - MAR. 30 JAN.

Advertisement for Noel Brunet at the Plateau.

ARCADÉ

Advertisement for Marcel Chabrier and Jeanne Demons at the Arcade.

Advertisement for 'Un Violoniste Eblouissant' at the Plateau.

# DÉFENSE DES LETTRES CANADIENNES

(Dernier article)

Toute la question de l'enseignement — Propagande et non culture — Préjugés et jugement à sens unique — Il faut voir à l'assainissement.

Nous nous sommes contentés dans les semaines précédentes de présenter au lecteur nombre de citations et d'extraits du manuel des RR SS de Sainte-Anne. Histoire des littératures française et canadienne. Nous ne pouvions nous contenter d'affirmations gratuites, et nous avons apporté à l'appui de nos dires des preuves aussi diverses que significatives.

Il s'agit ici d'un manuel en usage dans les écoles de la province. C'est dire qu'un nombre qu'il est impossible de déterminer de petits garçons et de petites filles se familiariseront, en l'apprenant par cœur — ainsi qu'on fait l'enseignement — avec les littératures française et canadienne. Appuyées par l'autorité de la Révérende soeur ou de l'institutrice, les théories qui y sont renfermées n'auront pas de mise à se faire admettre par de jeunes cerveaux qui ne peuvent encore distinguer et juger...

Quelles sont ces théories? Nous avons pu les dépester facilement, malgré le couvert d'orthodoxie sous lequel elles se cachent. La première chose qu'on dit à l'enfant, c'est qu'il faut à une littérature des qualités avant tout nationales et religieuses. On ne s'occupe pas de la façon dont un écrivain manie la langue française, cela leur importe peu. On ne s'occupe pas, pour un poète, de la valeur du vers, ni pour un romancier, de la vérité psychologique, toutes ces considérations sont parfaitement secondaires...

Non, on apprend à l'enfant à admirer et à respecter les poètes et les romanciers qui se sont d'abord donné pour mission de chanter — n'importe comment, ça ne compte pas — les vertus de la Race et les bienfaits de l'Eglise. Par exemple, comment peut-on écrire de M. Englebert Galléze: "... Ce poète ne craint pas d'affirmer sa foi et de nous inviter à aimer la Vérité, chemin âpre qui mène à Dieu? Veut-on un poème de M. Galléze? On comprendra tout de suite: ça s'intitule Derniers sacrements:

C'est le curé de Berdochette  
Et Pierre, son petit servent,  
Qui vont chez la mère Olivette  
Porter les derniers sacrements.

Vous savez, la petite vieille,  
Marchant à petits pas pressés,  
Leste et vive comme une abeille  
Malgré ses soixante ans passés.

Elle semblait si bien portante!  
Aurait-on dit, le mois dernier,  
Aux noces chez José Laplante,  
Quand Jean-Pierre s'est marié? ...

Et ça continue dans le même style.

Quant au romancier, il suffira qu'il parle des revendications raciales, de la Survivance, des Anglais pilleurs et traîtres, pour qu'aussitôt il ait droit à l'immortalité, du point de vue des Révérendes soeurs...

On comprendra qu'on fausse de cette manière l'esprit des enfants, en leur présentant comme principales en littérature des valeurs tout à fait secondaires. En attachant leur pensée et leur attention, non à ce qui donne à littérature son caractère d'uni-

versalité, mais à ce qui la restreint aux proportions d'une seule province, d'une seule paroisse...

L'enseignement des enfants est une chose d'une extrême importance. On ne doit le confier qu'à des instituteurs et des institutrices qualifiés. On doit encore donner à ceux-ci des manuels intelligents et objectifs. Comment espère-t-on développer l'intelligence et l'esprit critique des enfants en leur déburrant le crâne de théories

## LOUIS DANTIN

La mort de Louis Dantin nous fait constater une fois de plus, et douloureusement, combien il est difficile de retrouver ici les oeuvres canadiennes publiées depuis quelques décades déjà. J'aurais voulu, pour cet article, pouvoir puiser dans les livres de l'écrivain disparu, le citer assez longuement... Mais ces livres sont introuvables et il semble que presque personne ne puisse nous fournir les renseignements dont nous aurions besoin. Combien d'autres hommes de lettres canadiens, et parmi les plus remarquables, sont dans le même cas! Des auteurs qui vivent encore doivent souvent s'avouer incapables de retrouver des exemplaires de leurs propres oeuvres, éditées depuis quelque vingt ans. Tel ouvrage s'épuise en librairie, n'est pas réimprimé, et l'on ne peut plus guère le retrouver que chez des collectionneurs de "canadiana". N'ayant pas trouvé les livres que je cherchais, et n'ayant pu réunir fort peu de renseignements sur Louis Dantin, je me vois forcément contraint d'écrire, sur les quelques notes que je possède, un article bien différent de celui que j'aurais voulu consacrer au grand disparu.

Louis Dantin quittait le Canada en 1906. Aux Etats-Unis, il fut attaché à l'Imprimerie de l'Université Harvard, à Cambridge. Après un mois de maladie, il mourut la semaine dernière, âgé de 80 ans, dans un hôpital de Boston. Bien qu'il ne se fût retiré de l'Université que l'an dernier, il était déjà presque aveugle depuis deux ans. La cécité lui était d'autant plus pénible qu'il consacrait toute sa vie à la lecture.

Ecrivain, il n'est guère que le roman qui n'ait pas séduit Louis Dantin. Il écrivit cependant des contes — notons, en passant, ces deux titres: *La Vie en Réve* et *Contes de Noël*. Mais c'est comme poète, et essayiste et critique, surtout, que Dantin s'est le plus affirmé. Comme l'écrivain fort justement l'editorialiste du *Canada*, tous les ouvrages de Louis Dantin, du *Coffret de Cosoé* aux *Gloses*, sont marqués de talent, d'élégance et d'une belle maturité. Je citerai encore ce journal:

"Jusqu'à ces dernières années, ce vigoureux esprit dont l'influence a été considérable sur plusieurs de nos écrivains, donnait encore régulièrement des pages de critique fort appréciées ainsi que des feuilletons par lesquels nous apprê-

d'aujourd'hui.

"Louis Dantin meurt octogénaire à Boston, et, peut-être oublié ici de certaines personnalités littéraires fort usurpées d'ailleurs. Sa contribution au patrimoine culturel du Canada français lui désigne cependant une place bien en évidence dans les annales de la vie de l'intelligence chez nous.

"Rappelons-nous les pages qu'il a écrites un jour, pour un congrès de littérateurs, et qui respiraient une foi ardente dans l'avenir de la littérature canadienne. Si certains écrivains, qui avaient de grands talents, ont tenu à persévérer à certains moments, c'est que Dantin les encourageait."

Combien cela est juste et vrai! Louis Dantin aimait distribuer les encouragements, faire oeuvre constructive. Que de générosité il possédait!

Serviteur fervent de la littérature, il avait aussi une autre passion: il s'occupait beaucoup de la question sociale et se montrait, là comme en toute chose, ardemment épris de justice.

Pacifiste convaincu, la guerre actuelle l'avait profondément bouleversé. Bien des lettres reçues de lui en témoignaient éloquentement. La douloureuse épreuve de la cécité, venant s'ajouter à la guerre qui le désespérait, rendit atrocement pénibles ses dernières années. Le cancer, maladie cruelle entre toutes, acheva de le tuer.

En Dantin, le monde des lettres perd l'un de ses représentants les plus nobles et les plus doués. Le *JOUR*, perd un ami sincère, dont les critiques ou les conseils étaient aussi précieux que les encouragements et les félicitations, qu'il ne nous ménageait point.

Nous retrouvons, dans la collection du *JOUR*, des centaines d'articles de Louis Dantin. La cécité, seule, avait mis fin à cette fructueuse collaboration.

C'est avec une émotion particulière que nous évoquons la mort de cet écrivain et que nous souhaitons qu'il se trouve un éditeur pour nous donner, dans un avenir prochain, les *Plus belles pages de Louis Dantin*. Un tel livre, en même temps qu'il rendrait justice à la mémoire d'un homme qui fut, toute sa vie, épris de justice autant que d'art, serait un ouvrage qui se signalerait à l'intérêt de tous ceux qui s'occupent de littérature canadienne.

Emile-Charles HAMEL



Trois ambassadeurs de la bonne humeur, de la chanson typiquement russe et des danses endiablées du Caucase. Ils seront au St-Denis les jeudi et vendredi, 25 et 26 janvier avec le choeur russe des Cosaques du Don du général Platoff, qui a obtenu un véritable triomphe l'an dernier, au St-Denis.

## Fonds canadien de la Reine

M. S. Wienert, de Montréal, l'un des zéloteurs les plus actifs du Fonds canadien de la Reine, a obtenu durant les trois dernières années la somme de \$20,088.35.

"Je m'étais promis, a déclaré M. Wienert au représentant du Fonds, d'atteindre, et si c'était possible, de dépasser la somme de \$20,000 avant la fin de 1944. J'y suis arrivé, et j'espère que mon exemple sera un encouragement aux autres. Nous sommes tous concernés par le conflit et puisque je ne peux pas me battre j'ai choisi cette manière d'aider le peuple de Grande-Bretagne. Les bombes-robots font plus de dommage et causent plus de destruction que nous ne nous l'imaginons."

M. Wienert, en remettant son chèque, a fait des vœux pour que le Fonds canadien de la Reine continue de venir en aide aux victimes des raids en Angleterre aussi longtemps que la chose sera nécessaire.

On a annoncé que le total national du Fonds canadien de la Reine s'élève au montant de \$1,592,809.60.

On peut faire parvenir sa contribution au Fonds canadien de la Reine aux adresses suivantes: Montreal Star, Royal Trust Company, General Trust of Canada.

Les chèques devront être faits au nom du Fonds canadien de la Reine. Le Fonds est enregistré sous le War Charities Act, et on peut déduire sur l'impôt le montant des dons jusqu'à concurrence de 10%.

## Qualité sans Egale

# THÉ ET CAFÉ "SALADA"

## LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITILLIT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

- HORIZONTALEMENT**
- Amas de nuages annoncés — Larve nuage pluvieux.
  - Qui n'a pas été imprimée, publiée — Sans mouvements propres.
  - Action de renier — Confie — Saint (abrév.).
  - Solipèdes — Qui est à elle.
  - Commune de Suisse (Zurich) — Cercle lumineux entourant qui quefois le soleil et la lune — Se met en tête d'une remarque écrite.
  - Féminin de "son" — Commune du Nord — Particule dontant plus de force à l'affirmation — Prépre.
  - Liliacée — En les — Transformé en glace — Sans ornement.
  - Masse minérale tombant des profondeurs de l'espace céleste — Formes de gouvernement.
  - Etui de métal — Préfixe indiquant la multiplication d'une grandeur par un million — Composée de l'Amérique du Sud.
  - Écrivain suisse, né à Genève — Symbole du stromtium — Daphnin propre aux fleuves de l'Amérique du Sud.
  - Maladie de la peau — Riv. de France, se jette dans le Rhodan — Orient.
  - Terre imperméable — Masse de vapeur ou d'eau soulevée en colonne.
  - Altense Royale — Laits échantonnés. Somme vers le milieu de la journée.
  - Dit qu'une chose n'existe pas — Qui affectent un maintien composé et trop grave — Pron. personnel (2e pers. masc. sing.).
  - Orage, ouragan — Qui est en retard.
- VERTICALEMENT**
- Nuage offrant l'apparence d'une masse de filaments tenus ou de plumes légères — Gomme d'arbre du genre des astragalus.
  - ADJ. numéral (féminin) — Saupoudré de sel — Maladie inflammatoire des dents — Se conf.
  - Condit. guidât — Préfixe exprimant une idée d'opposition — Avant-midi (abrév.).
  - Ville d'Italie (Vénétie) — Grande envie de dormir.
  - Poltra avec la lme — Unité monétaire roumaine — Action de neiger.
  - Grande tige de Peaux-Bourges — Eau congelée retombant en flocons blancs et légers — Troué d'arbre.
  - Monnaie japonaise — Camp armé — Mesure itinéraire chinoise — Accusée par des bules.
  - Titre donné à l'empereur de Russie — Int. marquant la surprise — Etiole de chémoa.
  - Conj. négative — Pron. personnel (3e masc. sing.) — Source jaillissante intermittente d'eau chaude — Féminin de "mont".
  - Seit donné entièrement à — Coulet à travers.
  - Rivière d'Allemagne — Ville de Syrie — Permettent entre les doigts.
  - Mat. gonflé en fiant "obéi" — Grande pièce de bois pour construire — "Be" (abrév.).
  - le nom de la femme destinée à lever les enfants de Louis XV — Doux mox (m.).
  - P. d'un mot. — Action ou art de lancer.
  - Nuages affectant la forme d'une langue — Nom d'un genre de poisson de l'océan.

## SOLUTION DU PROBLEME No 329

Paru dans le JOUR, 20 janvier 1945

M	A	R	I	N	E	P	A	Q	U	E	B	O	T	
A	M	E	R	I	E	M	L	I	S	E	U	R		
T	O	M	A	T	E	N	A	I	S	L	I	E		
E	R	I	N	E	T	E	S	T	S	A	R	S		
L	O	S	E	M	E	T	F	E	U	B	E	S		
O	S	E	S	A	I	R	O	R	B	I	T	E		
T	O	R	P	I	L	L	E	U	R	E	M	O	I	
A	R	T	E	T	E	T	E	T	E	T	E			
D	E	S	T	R	O	Y	E	R	A	R	R	A	S	
R	O	C	H	A	S	S	I	E	Z	S	E	N	S	
A	L	E	D	E	D	R	U	I	D	E	E			
G	E	N	A	I	B	E	A	T	B	I	E	I	E	
O	N	E	P	A	T	E	R	I	L	I	S	E	T	
N	I	E	T	A	L	R	I	R	E	L	E			
S	U	E	R	C	L	A	R	E	N	A	I	S	E	S

## Cosmopoliphant

Paderewski contait cette histoire à propos d'un professeur d'une université cosmopolite qui avait donné à faire à ses élèves une thèse dont le sujet général était: L'éléphant.

L'étudiant anglais écrit immédiatement au haut de sa copie: "L'éléphant et comment on le chasse."

L'étudiant français écrit une brillante composition dont le titre était: "La vie amoureuse de l'éléphant."

L'étudiant allemand considéra plutôt les "Possibilités gastronomiques de l'éléphant."

L'étudiant russe, après avoir fumé plusieurs centaines de cigarettes, étudia le problème: "L'éléphant — Existe-t-il?"

Quant à l'étudiant polonais, il intitula sa thèse: "L'éléphant et la question polonaise."

Traduit du Ladies' Home Journal

## Reportages filmés

Tous les mois, deux éditeurs de films des studios de l'Office National du Film et circulent dans les théâtres du Canada, des Etats-Unis, du Royaume-Uni et de plusieurs autres pays. Ce sont les films de la série: "Le Monde en Action" et ceux de la série: "En Avant Canada" qui traitent respectivement de l'actualité internationale et des affaires canadiennes. Ces films sont réalisés en anglais et en français.

John Grierson, commissaire du gouvernement au film canadien, a déclaré que ces films ne sont pas à l'instar d'autres pays, des dons officiels du gouvernement, mais relèvent d'une entreprise commerciale dans le domaine du cinéma.

On dit beaucoup de bien au sujet des films de la série "Le Monde en Action". Ils sont d'une belle tenue et connaissent un vif succès aux Etats-Unis où 6,500 cinémas les exhibent régulièrement comme "The March of Time" et d'autres films de diffusion mondiale. De même que plusieurs autres films canadiens, ceux de la série "Le Monde en Action" sont traduits en plusieurs langues et propagés dans l'univers. Ces périodiques aident nos ambassadeurs à mieux faire connaître notre pays; secondent la motion des instituteurs en quête de données plus détaillées sur ce grand pays de l'Amérique du Nord qui est le nôtre et qui s'est révélé la plus importante nation "moyenne" prenant place après le "Big Four".

## Les Amis de l'Art

Vendredi, 26 janvier, 8.30 P.M. Au théâtre Saint-Denis, les Cosaques du Don, sous la direction du Général Platoff.

Lundi, 29 janvier, 8.30 P.M. A l'Auditorium du Plateau, récital de Marthe Létourneau, soprano de grand talent.

Mardi, 30 janvier, 8.30 P.M. A l'Auditorium du Plateau, récital du célèbre violoniste canadien, Noël Brunet.

Billets Gratuits et laissez-passer pour concerts et conférences aux membres n'ayant pas encore reçu de gratuités. Tél. FR.8200.

Pour tout renseignement s'adresser à l'Association "Les Amis de l'Art" Châlet du Parc Lafontaine, 3815 avenue Calixa Lavalée, Tél. FR. 1119.

(communiqué)

# BEAUCOUP TOMBENT ENCORE AU CHAMP D'HONNEUR

Ce soir, de braves soldats font encore face à la mort, sur le champ de bataille.

Il est peu probable qu'ici, au Canada, nous ayons à faire le sacrifice de notre vie, mais le moins que nous puissions accomplir, c'est de continuer à fournir le plus de matériel et d'équipement possible à nos gars outre-mer. Nous, Melchers Distilleries Limited, fabriquons un produit essentiel, aux multiples usages: l'alcool de guerre. C'est un ingrédient vital des explosifs employés dans les grenades, les obus, les bombes, les charges de fond et les mines qui détruisent les forces ennemies... un ingrédient vital des liquides antigivres pour nos avions, des médicaments pour nos malades et nos blessés, des peintures et laques nécessaires à la guerre. L'alcool sert à beaucoup d'autres fins, dont plusieurs sont encore un secret militaire.

Les besoins sont énormes et, d'ici la Victoire finale, nos usines et nos énergies resteront à la disposition du gouvernement, pour la fabrication de ce précieux liquide: l'alcool de guerre.

## MELCHERS DISTILLERIES LIMITED

MONTRÉAL

BERTHIERVILLE